Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 38 – Janvier 2023

Vie de la Société des Études Camusiennes p. 2
Activités camusiennes p. 6
Documents et analyses
- Philippe Lançon, « Camus et l'Apocalypse » p. 10
- « Vincent Barraud et *L'Étranger* » (interview) p. 12
- Sophie Bastien, « C'était à cause du soleil à Alger », p. 16
- Faris Lounis et Christian Phéline, « Camus a-t-il vraiment écrit qu'il fallait "fusiller Sartre" ? Retour sur une rumeur lancée par Rachid Boudjedra » p. 19
- Youcef Fates, « La violence dans le sport en Algérie pendant la période coloniale » p. 25
Parutions p. 33
Sociétés amies p. 35
Formulaire de (ré)adhésion p. 36

Chères amies, chers amis,

Bonne et heureuse année 2023 ! Qu'elle soit vive et colorée à l'image des peintures de Baya, exposée en ce moment à l'Institut du Monde Arabe. « C'est une joie des yeux et du cœur » écrivait Camus à propos de cette jeune femme algérienne, coloriste hors pair.

L'Assemblée générale du 21 janvier s'est déroulée dans une ambiance chaleureuse. Les élections du nouveau CA ont eu lieu (voir p. 4). Nous vous remercions de votre confiance et ferons de notre mieux pour maintenir l'exigence scientifique, la qualité des échanges et favoriser ainsi le rayonnement de l'association.

Georges Bénicourt, notre trésorier, après plus de 15 ans de bons et loyaux services, part vers de nouveaux horizons. Qu'il soit ici chaleureusement remercié de sa fidélité et de son engagement concret dans un service essentiel à la vie de la société. C'est Éric Amis, membre engagé de longue date de la SEC et ancien banquier, qui prendra sa suite.

Belle lecture de Chroniques camusiennes !

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175
© *Chroniques camusiennes,* n° 38, janvier 2023, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

➢ Conseil d'administration, 3 décembre 2022, à Angers

[Ceci est un résumé du compte-rendu ; celui-ci peut être envoyé sur simple demande. Les nouvelles développées par ailleurs dans ce numéro de *Chroniques* n'ont pas été gardées ici.]

- **Récit de la soirée à la Catho d'Angers, le vendredi 2 décembre**

130 personnes. Public très intergénérationnel – grâce à la présence d'étudiants de la Catho.
Table ronde avec les journalistes Philippe Lançon et Grégoire Leménager ; puis travail sur des œuvres ou des thèmes camusiens par petits groupes (animés par des « spécialistes ») ; puis restitution des ateliers. Satisfaction générale.

- **Les conférences de la SEC (par zoom)**

Succès de celle de Pierre-Louis Rey, sur « Camus et la Révolution » (50 personnes connectées). Conférence enregistrée et mise sur YouTube + voir article de P.-L. Rey dans *Présence* 15.
Prochaine conférence le 15 février à 18 h : David Walker parlera de « Camus et la création ».

- **Adhésions et envois de la revue**

Les relances pour 2022 ont donné 10 réponses. Les relances des grands retardataires ont donné quelques résultats et permis de « nettoyer » le fichier, ce qui évite d'envoyer la revue à ceux qui ne paient pas ; mais aussi du cas par cas : pour des adhérents en difficulté, par exemple. On pourrait mettre en place une relance automatique pour ceux qui sont en retard d'une ou deux années, en les avertissant qu'au bout de deux ans de retard, on cesse l'envoi de *Présence*.

- ***Présence d'Albert Camus***

Présence 14 est bien arrivé, malgré quelques ratés. Mais lourdeur des formalités pour les envois à l'étranger avec la formule « Livres et brochures » (intéressante financièrement). Question à revoir avec H. Mino et J. Herbeck
Il y a eu 12 retours, ce qui est un chiffre habituel car les adhérents ne signalent pas leur changement d'adresse (avis à ce sujet dans le prochain *Chroniques*)
Anne Prouteau a signé un devis (440 € pour *Présence* 15) avec Mathilde Dubois, une infographiste professionnelle très sympa (voir son site https://www.mathildedubois.com/infos) ; l'imprimeur de la Catho d'Angers continuera à assurer l'impression et les envois.
Question d'un changement de couleur pour chaque numéro, de manière à mieux identifier les exemplaires quand ils sont à plat. À voir avec Mathilde et avec l'imprimeur. Mais il est important de conserver une cohérence graphique.
Alexis Lager relancera pour 2023 la question d'une version électronique de la revue.

- **Le Salon de la Revue** (15-17 octobre 2022)

Il y avait moins de monde qu'avant le covid. On a été 7 à tenir le stand pendant les deux jours. On a vendu la revue (pour 120 €), récolté deux cotisations et fait une adhésion. On a fait des rencontres et recontacté ensuite les personnes qui avaient laissé leurs coordonnées.
L'association « Les Amis de Jean Guéhenno » avec qui une adhésion croisée avait été décidée demande la cotisation de la SEC.
Le projet d'une journée Jean Prévost, organisée par Emmanuel Bluteau pour la Société des Amis de Jean Prévost, se dessine (2024 à l'ENS). E. Bluteau aimerait qu'elle comporte un volet « Camus-Prévost », qui pourrait être pensé avec la SEC, et dont Agnès a souvent parlé avec lui (car le parallèle est vraiment fondé). Il va écrire à Anne en ce sens.

De toutes manières, notre présence à ce Salon est indispensable puisque le CNL en est partie prenante. D'ailleurs, on félicite Georges, qui a mené à bien le dossier de demande de subvention au CNL, qui nous a valu une subvention de 1128 € malgré la baisse du coût de la revue.

- **Les Estivales de Lourmarin (voir compte rendu ci-après)**

La SEC y était bien représentée. Anne tient à souligner l'accueil très chaleureux et la richesse de la programmation.

- **Parutions**

Le volume *Camus et la poésie*, issu du colloque d'Arc-et-Senans, coordonné par Danièle Leclair et Alexis Lager, est paru aux PURS : il est très beau ; et tout le monde a admiré la couverture avec une photo d'Henriette Grindat.

- **Projets**

Vincenzo suggère que l'on signale sur le site et dans *Chroniques* les cours sur Camus assurés par les uns ou les autres. Il a par ailleurs une idée sur le théâtre de Benjamin Fondane et celui de Camus.
Le livre de Rémi Larue *Camus et la violence* paraîtra début 2023.
Le projet de Rémi sur « les séparations », centré sur un échange entre un chercheur qui a travaillé sur Camus et un acteur qui lirait des textes de Camus, est en train de changer, entre autres par la réponse négative de Reda Kateb. L'événement ne serait plus itinérant mais pourrait constituer le point de départ d'un ensemble plus vaste : lecture théâtralisée + journée d'étude + travail avec des scolaires. Le tout, pourquoi pas à Angers ?

- **Les élections au Conseil d'administration**

Elles auront lieu à l'AG du 21 janvier. Trois conseillers ne se représentent pas : Hans-Peter Lund, Danièle Leclair et Georges Bénicourt (Anne proposera qu'ils deviennent honoraires). 3 nouveaux candidats figurent donc sur la liste : Martine Job, Christian Phéline, et Eric Amis (qui est prêt à reprendre le poste de trésorier). Marie-Thérèse Blondeau organise les procédures de cette élection.
L'AG aura lieu le 21 janvier dans la matinée, au café Standard (anciennement le Coppée) où nous nous sommes déjà réunis. La SEC paiera les 8 € par personne (ce qui correspondra à la location d'une salle) et on pourra déjeuner sur place après la réunion.

- **Informations complémentaires**

Pierre : selon le bureau du Président français, à l'occasion de son voyage aux États-Unis, Brigitte Macron a offert à Jill Biden un exemplaire de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert et *La Peste, La Chute, L'Exil et le Royaume, et Essais choisis* d'Albert Camus.

[après la clôture de la session zoom] Guy rappelle la publication prochaine de la Bibliographie des travaux d'André Abbou sur le site de la SEC.
Il précise enfin qu'il est en train de réviser la bibliographie sur les correspondances de Camus (publiée dans *L'Épistolaire* en 2019) afin d'ajouter quelques compléments et lettres manquantes.

➢ Actualités de la SEC

- **Composition du nouveau CA** élu lors de l'AG du 21 janvier 2023 dont vous trouverez le compte-rendu dans le prochain *Chroniques*.

Zedjiga ABDELKRIM
Eric AMIS
Guy BASSET
Marie-Thérèse BLONDEAU
Eugène KOUCHKINE
Alexis LAGER
Rémi LARUE
Virginie LUPO
Vincenzo MAZZA
Martine MATHIEU-JOB
Christian PHÉLINE
Anne PROUTEAU
Pierre-Louis REY
Hélène RUFAT
Agnès SPIQUEL
Anne-Marie TOURNEBIZE
David H WALKER

BUREAU :

Présidente : Anne Prouteau

Vice-présidente : Marie-Thèrèse Blondeau

Trésorier : Eric Amis

Trésorier-adjoint : Rémi Larue

Secrétaire : Alexis Lager

Secrétaire-adjoint : Anne-Marie Tournebize

- **Conférences par zoom**

Après le succès de celle de Pierre-Louis Rey, « Camus et la Révolution française », le 6 octobre, la prochaine, proposée par **David Walker, le 15 février** à 18 h, portera sur « Camus et la création ».

- **Organisé par l'équipe « Manuscrits francophones » de l'ITEM (dir. Guy Dugas) en partenariat avec la SEC**

8 février 2023. Agnès Spiquel : « *Le Premier Homme*. La longue odyssée d'un manuscrit », discutant : Pierre-Louis Rey. À 16 h, à l'ENS (salle Assia Djebar, bâtiment Jaurès 29 rue d'Ulm)

- **La Société latino-américaine**

Les rencontres de lecture de l'an prochain (Médiathèque de l'Alliance française de Buenos-Aires) porteront sur les récits de *L'Exil et le Royaume*. Inés de Cassagne mettra en particulier en rapport le discours de Suède, « L'artiste et son temps » (prononcé l'année de la parution du recueil) et la nouvelle « Jonas ou L'Artiste au travail ».

COTISATION Il est temps de payer votre cotisation 2023 : 30 euros (tarif inchangé).
Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

N'oubliez pas de nous signaler tout **CHANGEMENT D'ADRESSE POSTALE** (pour l'envoi de *Présence d'Albert Camus*)

La revue de la SEC, *Présence d'Albert Camus* :
Vous avez reçu le n° 14/2022 en septembre dernier. Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander sur notre site grâce à la fiche contact,
Vous recevrez le n° 15 en septembre 2023.

SUR NOTRE SITE

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr
Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution….

Vous y trouverez aussi les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* (dans la rubrique L'Association/Bulletins).

Consultez également la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)
http://camusbibliography.boisestate.edu/

Activités camusiennes

➢ Regard sur les *Trobades Camus*

Au cœur de cette initiative originale, un territoire rare et préservé, Minorque, et une intuition, faire de cette île d'où est originaire la famille maternelle d'Albert Camus, un lieu de rayonnement de sa pensée.

Imaginée par Miguel Angel Moratinos, homme politique espagnol et humaniste passionné de Camus les *Trobades Camus* prennent leur couleur propre d'année en année, sous l'égide de Sandra Maunac la directrice de ces rencontres. Dans cet ancrage méditerranéen, il s'agit de faire vivre les valeurs camusiennes de révolte, d'humanisme et de justice à travers des rencontres multidisciplinaires. L'œuvre d'Albert Camus, ce « méditerranéen total » selon les mots de Jean Daniel en est le phare.

À chaque rencontre, tous les deux ans, sous la bannière d'un thème, créateurs, penseurs et universitaires se rassemblent et exposent le meilleur de leur discipline, en résonance à la pensée camusienne. Commissaire d'exposition, Sandra Maunac connaît parfaitement le milieu artistique contemporain (danse, théâtre, photographie...), elle frappe aux plus grandes portes. Pour elle, il s'agit d'ouvrir la culture au maximum, de rompre les barrières et de permettre à tous de se familiariser à l'œuvre camusienne, à l'art en général, sans sacrifier à la qualité ni à l'exigence. À chaque fois, ces espaces permettent de tisser différentes paroles entre elles pour mieux faire apparaître les pensées actuelles. Les *Trobades* Camus se veulent une tribune des voix contemporaines chercheuses. J'ai eu l'occasion, par exemple, d'évoquer « Les femmes et la révolte dans l'œuvre de Camus » tandis qu'une table-ronde réunissait une plasticienne algérienne, une photographe espagnole et une artiste irakienne qui tentaient d'incarner ces valeurs dans leur production. Cette ouverture sur le monde et ce dialogue entre les arts sont la marque de fabrique des événements qui ont déjà soulevé les questions aussi essentielles que celles de la révolte ou encore du dialogue. À chaque fois, la ville de Sant Lluis est associée et honorée, des tables sont dressées sur des places afin que les habitants puissent participer aux échanges et aux débats. À travers la littérature, les organisateurs souhaitent faire vivre une méditerranée hétérogène, espace de parole et d'échanges.

En participant à ces rencontres chaleureuses et exigeantes, on comprend qu'elles apportent de la nouveauté par rapport aux conceptions habituelles des colloques. Pour Sandra Maunac et son équipe, les intentions sont politiques au sens noble du terme. À partir de l'œuvre camusienne, il s'agit de faire retentir une pensée actuelle qui peut aider les citoyens du monde du XXIe siècle, à essayer de mieux se comprendre et à tenter de construire un meilleur avenir.

La prochaine édition se déroulera fin avril 2023 et nous vous en donnerons le programme dès que possible.

Anne PROUTEAU

Pour plus de renseignements, aller sur le site www.trobadescamus.com

Photo : Anne Prouteau et Sandra Maunac, 2022.

➢ Compte rendu de L'Estival des Rencontres méditerranéennes, Lourmarin, 30 septembre-2 octobre 2022

« Bienveillance », « Compréhension », « Accueil de l'Autre »…ces vocables si camusiens n'ont cessé de résonner au fil de ce week-end à Lourmarin que ses programmateurs avaient voulu centré sur « L'Étranger », en visant à la fois le roman dont 2022 marque le 80e anniversaire et le défi d'humanité lancé à l'égoïsme de nos sociétés par ceux qui sont venus d'ailleurs.

Sous un titre rappelant sa double origine, l'événement a voulu réunir l'offre artistique et culturelle propre aux « Estivals » programmés ces quelques dernières années et les débats thématiques des « Journées de Lourmarin » organisées de longue date par l'association des Rencontres méditerranéennes Albert Camus (RMAC).

En janvier dernier, *Chroniques camusiennes* n° 35 saluait dans leur XXXVIIIe et ultime édition tenue il y a un an, ce qu'on leur devait « de fidélité au legs camusien et de généreux renouvellement de ses lectures au fil des décennies ».

S'appuyant sur cet acquis, la nouvelle formule a été imaginée par l'équipe conduite par Élisabeth Maisondieu-Camus qui, en début d'année, a repris la présidence des RMAC ainsi que le proposait son prédécesseur, Jean-Louis Meunier. Elle a tenu à le remercier au nom de tous pour ce qu'il avait impulsé depuis 2010 et pour son engagement à assurer la parution des communications écrites restées inédites depuis les confinements.

Cette année le pari était que les participants se trouvent entraînés au rythme d'une programmation éclatée en trois lieux, alternant événements ouverts à tous ou sur réservation payante, et faisant se succéder des moments aussi différents que débats camusiens, ateliers pratiques, spectacles ou projections.

D'emblée, avec la soirée du vendredi au temple de Lourmarin, la lecture en musique faite par Reda Kateb de *L'Étranger* en aura fait réentendre le texte dans toute son acuité. Et la trace en est restée vive en chacun tout au long des deux journées suivantes.

La part des présentations de recherches ayant été ramenée de trois jours à une demi-journée, la matinée du lendemain n'a sans doute pas laissé assez de temps pour les échanges entre les intervenants et le public. Si Maître Georges Girard y témoigna de la difficulté persistante de l'institution judiciaire à jouer son rôle dans le respect des prévenus, le débat autour de *L'Étranger* devra compter avec les interprétations neuves qui en ont été ici proposées.

Les familiers de Lourmarin et les lecteurs de *Présence d'Albert Camus* connaissaient déjà assez la finesse avec laquelle Alexis Lager sait se saisir des textes, pour attendre avec curiosité ce qu'annonçait le titre énigmatique « Meursault ou l'artiste en prison ». Son exposé aura mis en lumière les multiples occurrences où le narrateur, par-delà les traits d'indifférence, d'indécision, d'« ennui », qu'on lui connaît dans son rapport au monde et à sa propre existence, s'ouvre à une empathie à l'égard des autres, à ce qui fait leur « contentement », les rend « intéressants », mérite en eux d'être « compris »… Autant de qualités qui s'opposent au manichéisme de tout procès de type judiciaire, au profit de ce que Paul Audi désigne comme une « éthique du non-jugement ». Autant de formes de la disponibilité qu'en de nombreux textes, l'écrivain appelle en effet tout « artiste » à cultiver face à l'ambiguïté des êtres et des situations.

Avec « Meursault fin d'enquête, ou Sisyphe contre Saïd », Faris Lounis, jeune philosophe, enseignant et journaliste algérien dont c'était la première venue à Lourmarin, a su débusquer les raccourcis et apories du courant de pensée qui continue à prospérer dans son pays, comme en France ou aux États-Unis, dans la foulée de la campagne engagée par Edward Saïd contre « L'Orientalisme » en littérature et qui réduit les romans de Camus à un « inconscient colonial » et à une apologie tardive de la domination impériale française en Algérie (*Culture et impérialisme*, 1993). Il nous met ainsi en garde contre la confusion opérée entre l'écrivain et l'expression qu'il prête à ses personnages ou narrateurs, ou contre un sociologisme sommaire proche du jdanovisme et une hyper-mémorialisation traumatique du « colonial » : des approches qui conduisent à enfermer un auteur dans les déterminantes de son origine tout en éludant de manière anachronique les conjonctures historiques précises de son expression. Rétablissant la logique interne du récit et soulignant sa vraisemblance au regard des comportements nés de la césure ethnique prévalant alors, Lounis a fait ainsi justice, à la suite de Mouloud Feraoun ou de Mouloud Mammeri, de l'accusation infiniment ressassée voyant dans l'« absence de nom de l'Arabe » dans

L'Étranger ou dans le quasi-silence des personnages « indigènes » du roman, le signe que l'auteur lui-même aurait voulu éliminer tous les colonisés. Relisant le roman au miroir du *Mythe de Sisyphe*, Lounis proposait de voir dans le meurtre perpétré par Meursault un « suicide inversé », un acte de démesure où le personnage avoue sa défaite face à l'absurde. Dans son opposition aux anathèmes auxquels se réduit la pensée se voulant « post-coloniale », il nous invite à plutôt mesurer « la part épistémique d'européocentrisme » qui marque la perception par Camus de la société clivée dans laquelle est née son œuvre, même si, souligne-t-il, elle ne s'assortit en rien de cette essentialisation de l'Autre qui est constitutive du racisme. Il nous faudra rester attentifs à cet intervenant qui, avec toute sa liberté d'esprit et une précieuse familiarité de la scène intellectuelle des pays arabes, se propose de nous faire bientôt connaître les réfutations théoriques qui y ont été apportées aux thèses de Saïd.

Nombre des auditeurs ont poursuivi leur questionnement de *L'Étranger* en s'essayant, dans les divers ateliers proposés l'après-midi, à le « traduire » par le graffiti, l'aquarelle, la langue provençale, ou en suivant la *master class* de Jacques Ferrandez, à la fois *making of* didactique des premières planches de son adaptation graphique du roman de 1942 et traversée de sa propre vie de dessinateur, liée de part en part à l'Algérie.

C'était rester dans le « cycle de l'Absurde » que d'assister à l'auditorium de la Fruitière Numérique à la représentation de *Caligula* par la Compagnie des Perspectives. Mise en scène sans costumes ni décor autre qu'un jeu très mobile entre la lumière et quelques cubes blancs, où la jeunesse, l'énergie, la sobriété des acteurs renouaient avec ce que l'on peut imaginer de l'ardeur que Camus et ses camarades du milieu des années 1930 mirent à la grande aventure du Théâtre du Travail.

Beaucoup d'émotion – et combien salubre – attendait, dans cette même salle de la Fruitière, le large public de la seconde journée. Le matin, avec le documentaire sur les missions de sauvetage de migrants en péril de mort conduites par « SOS Méditerranée » et le réquisitoire de la fondatrice de cette ONG contre la responsabilité des États européens et des garde-côtes libyens dans cette catastrophe humanitaire. Avec ensuite la lecture par Éric Fottorino de *La Pêche du jour*, dialogue où deux voix anonymes débattent de cadavres de naufragés comme d'autant de pièces de chair mises en vente à l'étal d'un poissonnier – horreur glaçante des mots qu'il faut pour que nul n'évite de faire face à la brutale déshumanisation dont procède notre rejet organisé de ces femmes et de ces hommes. Avec enfin la présentation du récit *L'Homme sans titre* où Xavier Le Clerc, né dans une famille nombreuse d'immigrés, rapporte comment il doit à la lecture de *Misère de la Kabylie* d'avoir compris ce qui avait contraint à l'exil l'enfant que fut son père et d'avoir alors pu reparcourir à l'envers la distance mise entre eux par les choix de sa propre vie d'adulte.

Enfin le dernier après-midi a été consacré à la projection de *Camus avec nous*, voyage aux quatre coins du monde proposé par Joël Calmettes à la rencontre de femmes et d'hommes de tous âges statuts, origines, pour qui la lecture de Camus est devenue, jusque sous des formes parfois déroutantes, un guide conduisant toute leur existence personnelle ou civique.

Nul doute que le succès de cette nouvelle formule sera pour celles et ceux qui l'ont conçue et organisée le meilleur encouragement à opérer les choix propres à le perpétuer, alors même que l'œuvre et la pensée de Camus connaissent toujours le plus riche déploiement dans le monde.

Christian PHÉLINE

- **Les Camusiens du Toulousain** ont tenu une réunion les 27 avril, 15 juin et 7 décembre 2022. Leur groupe dure depuis 12 ans. Ils envisagent, en juin, une journée commune (étude et tourisme) avec les camusiens du groupe de Castres.

- Notre ami, Edoardo Cagnan, a soutenu, le 9 décembre 2022, à la Sorbonne, une thèse de littérature, « Styles de positionnement : Léopold Sédar Senghor et Ousmane Sembène au tournant de l'indépendance (1956-1966) » devant un jury très international. Rien à voir, à première vue, avec Camus ; et pourtant, pendant cette soutenance passionnante, son nom est souvent revenu – tant pour les motivations initiales d'E. Cagnan que pour cette question du positionnement de l'écrivain.

Manifestations passées

- La conférence de Guy Basset, « Albert Camus en Italie » (Orléans, 11 octobre 2022) a été enregistrée et sera bientôt disponible sur le site de l'Acorfi (https://www.acorfi.asso.fr/).

- Colloque international, « Modernités littéraires d'Albert Camus », 11 et 12 novembre 2022, Université de Sfax, Faculté des Lettres et Sciences Humaines Laboratoire de Recherche Interdisciplinaire en Discours, Art, Musique et Economie (LARIDIAME, LR18ES23)

- L'émission « Le Feuilleton » (France Culture) a consacré la semaine du 21 au 25 novembre à la lecture de la *Correspondance* Albert Camus et Maria Casarès. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-les-exiles-du-soleil-correspondance-entre-albert-camus-et-maria-casares

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

- Du 6 au 29 janvier 2023, *Camus-Casarès, une géographie amoureuse*, dans une mise en scène d'Élisabeth Chailloux, avec Jean-Marie Galloux et Élisabeth Chailloux, au théâtre La Scala-Paris (13 Bd de Strasbourg, 75010) : une adaptation des lettres Camus-Casarès (172 sur les 865), auxquelles s'ajoutent des extraits d'interviews et des *Carnets* de Camus.

- Du 11 janvier 2023 au 28 mars 2023, *La Chute*, d'Albert Camus, mis en scène par Géraud Bénech, Théâtre de la Contrescarpe, Paris 5, avec Stanislas de la Tousche.

- Du 1er au 5 février 2023, *Le Mythe de Sisyphe*, adaptation du texte d'Albert Camus par Pierre Martot, au Lavoir Moderne Parisien, 35, rue Léon, Paris 18e.

- Le 7 février, débat autour du livre de Gilbert Merlio, *Sisyphe et le Surhomme. Les traces de Nietzsche chez Camus* (R&N, 2022) de 19 h 30 à 21 h 30, à la Maison Heinrich Heine (Cité Internationale Universitaire – 27 C boulevard Jourdan 75014 Paris) [voir le compte rendu de cet ouvrage dans *Présence* 15/2023].

- Le vendredi 3 mars 2023 à 14h30 à l'Institut municipal d'Angers, « Albert Camus en toutes lettres », par Anne Prouteau.

- Dans le cadre des cours de l'Université Populaire de l'Agglomération Valentinoise, Alexis Lager proposera le samedi 18 mars de 10h à 12h à la Médiathèque Rhône-Crussol de Saint-Péray une intervention intitulée « Camus, poète ? ».

- Du 12 au 20 mai 2023, *Les Justes*, d'Albert Camus, mis en scène par Dominique Lamour, Théâtre du Carré Rond, Marseille.

Document et analyses

Camus et l'Apocalypse par Philippe Lançon

La soirée, consacrée à Albert Camus, a lieu à Angers. Elle est organisée par la Société des Études Camusiennes. On m'a invité, avec un collègue, pour parler de « ma vie avec Camus » et de ce qu'il a pu apporter au journalisme (à mon avis, beaucoup). J'ai accepté de venir parce que j'aime Camus depuis que j'ai lu *La Peste*, adolescent, puis d'autres romans et ses articles, puis *Le Premier Homme*, cette révélation posthume, et parce que j'ai un bon souvenir d'Angers. Je suis venu dans cette ville il y a trente ans pour interroger des psychanalystes : c'était la ville de France qui, à l'époque, en comptait le plus par habitant. Pourquoi ? Qui sont-ils, comment travaillent-ils ? Quels liens unissent ces analystes à la célèbre tapisserie locale de l'Apocalypse, ce chef-d'œuvre de l'inconscient confronté à la fin du monde ? Ces questions guidaient le reportage. La période était insouciante. La fin du monde, on n'y pensait pas. Le journal où l'article a été publié n'existe plus. Pourtant, il me semble que c'était hier. Vais-je croiser au coin de la rue, ou devant la tapisserie installée dans le château des ducs d'Anjou, le jeune homme que j'étais ? Nous avons l'un et l'autre un carnet à la main, trop de livres dans le sac à dos. Il mange facilement un sandwich, moi pas. J'ai cru mourir. Ai-je si peu changé ?

Les camusiens présents me font bonne impression : des érudits modestes, discrets, d'une gauche ferme, humaniste, née du peuple et attachée à l'idée de justice. Ils écoutent avant de parler et ils semblent dépourvus, contrairement à tant de bourgeois et de démagogues contemporains, de cette emphase narcissique et braillarde et de cette mauvaise foi qu'affectionnent tant les réseaux sociaux et, par contagion, ceux qui croient ne pas pouvoir s'en passer. Les camusiens que je vois n'enflent pas et ne prêchent pas. Ce qui conduit à un article de Camus que j'ai l'intention de lire, en partie, ce soir-là. Il date de novembre 1944 et s'intitule « Autocritique ». Dans la France en voie de libération, l'écrivain dirige le quotidien *Combat* et il écrit : « Le métier qui consiste à définir tous les jours, et en face de l'actualité, les exigences du bon sens et de la simple honnêteté d'esprit ne va pas sans danger. À vouloir le mieux, on se voue à juger le pire et quelquefois aussi ce qui est seulement moins bien. Bref, on peut prendre l'attitude systématique du juge, de l'instituteur ou du professeur de morale. De ce métier à la prétention ou à la sottise, il n'y a qu'un pas. Nous espérons ne pas l'avoir franchi. » Je n'ouvre plus un journal ni n'écoute une radio (la grosse télé, j'ai décroché) sans tomber sur des gens qui, eux, ne cessent de le franchir à pieds joints. C'est le règne des prédicateurs, des ventriloques et des charlatans. Camus nuance mon jugement (qui, lui-même, n'est sans doute pas dépourvu de prétention) : « L'actualité est exigeante, écrit-il, et la frontière qui sépare la morale du moralisme, incertaine. Il arrive, par fatigue et par oubli, qu'on la franchisse. Comment échapper à ce danger ? Par l'ironie. Mais nous ne sommes pas, hélas ! dans une époque d'ironie. Nous sommes encore dans le temps de l'indignation. Sachons seulement garder, quoi qu'il arrive, le sens du relatif et tout sera sauvé. » Nous voilà de nouveau, en 2022 et pour d'autres raisons, à un moment où l'indignation (et ses postures) paraît dissoudre l'ironie. Espérons que tout, ou au moins quelque chose, sera sauvé.

Dans le jacuzzi des ondes

CAMUS ET L'APOCALYPSE

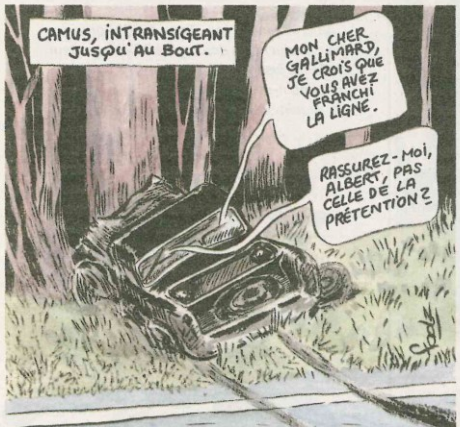
PHILIPPE LANÇON

La soirée, consacrée à Albert Camus, a lieu à Angers. Elle est organisée par la Société des études camusiennes. On m'a invité, avec un collègue, pour parler de « ma vie avec Camus » et de ce qu'il a pu apporter au journalisme (à mon avis, beaucoup). J'ai accepté de venir parce que j'aime Camus depuis que j'ai lu *La Peste*, adolescent, puis d'autres romans et ses articles, puis *Le Premier Homme*, cette révélation posthume, et parce que j'ai un bon souvenir d'Angers. Je suis venu dans cette ville il y a trente ans pour interroger des psychanalystes : c'était la ville de France qui, à l'époque, en comptait le plus par habitant. Pourquoi ? Qui sont-ils, comment travaillent-ils ? Quels liens unissent ces analystes à la célèbre tapisserie locale de l'*Apocalypse*, ce chef-d'œuvre de l'inconscient confronté à la fin du monde ? Ces questions guidaient le reportage. La période était insouciante. La fin du monde, on n'y pensait pas. Le journal où l'article a été publié n'existe plus. Pourtant, il me semble que c'était hier. Vais-je croiser au coin de la rue, ou devant la tapisserie installée dans le château des ducs d'Anjou, le jeune homme que j'étais ? Nous avons l'un et l'autre un carnet à la main, trop de livres dans le sac à dos. Il mange facilement un sandwich, moi pas. J'ai cru mourir. Ai-je si peu changé ?

Les camusiens présents me font bonne impression : des érudits modestes, discrets, d'une gauche ferme, humaniste, née du peuple et attachée à l'idée de justice. Ils écoutent avant de parler et ils semblent dépourvus, contrairement à tant de bourgeois et de démagogues contemporains, de cette emphase narcissique et braillarde et de cette mauvaise foi qu'affectionnent tant les réseaux sociaux et, par contagion, ceux qui croient ne pas pouvoir s'en passer. Les camusiens que je vois n'enflent pas et ne prêchent pas. Ce qui conduit à un article de Camus que j'ai l'intention de lire, en partie, ce soir-là. Il date de novembre 1944 et s'intitule « Autocritique ». Dans la France en voie de libération, l'écrivain dirige le quotidien *Combat* et il écrit : « *Le métier qui consiste à définir tous les jours, et en face de l'actualité, les exigences du bon sens et de la simple honnêteté d'esprit ne va pas sans danger. À vouloir le mieux, on se voue à juger le pire et quelquefois aussi ce qui est seulement moins bien. Bref, on peut prendre l'attitude systématique du juge, de l'instituteur ou du professeur de morale. De ce métier à la prétention ou à la sottise, il n'y a qu'un pas. Nous espérons ne pas l'avoir franchi.* » Je n'ouvre plus un journal ni n'écoute une radio (la grosse télé, j'ai décroché) sans tomber sur des gens qui, eux, ne cessent de le franchir à pieds joints. C'est le règne des prédicateurs, des ventriloques et des charlatans.

Le règne des prédicateurs, des ventriloques et des charlatans

Camus nuance mon jugement (qui, lui-même, n'est sans doute pas dépourvu de prétention) : « *L'actualité est exigeante*, écrit-il, *et la frontière qui sépare la morale du moralisme, incertaine. Il arrive, par fatigue et par oubli, qu'on la franchisse. Comment échapper à ce danger ? Par l'ironie. Mais nous ne sommes pas, hélas ! dans une époque d'ironie. Nous sommes encore dans le temps de l'indignation. Sachons seulement garder, quoi qu'il arrive, le sens du relatif et tout sera sauvé.* » Nous voilà de nouveau, en 2022 et pour d'autres raisons, à un moment où l'indignation (et ses postures) paraît dissoudre l'ironie. Espérons que tout, ou au moins quelque chose, sera sauvé. ●



Vincent Barraud et *L'Étranger*

Au printemps 2022

L'Étranger, adapté et interprété par Vincent Barraud, compagnie « La Parole au corps », à La Folie Théâtre, à Paris (rue de la Folie-Méricourt)

Sur une scène nue, Vincent Barraud est seul pendant une heure vingt, avec une chaise et une bouteille d'eau. Il joue Meursault ; il en fait un être de chair et d'émotion – donnant tout son relief au nom de sa compagnie : « La Parole au corps » : tout passe par la gestuelle et la voix. Il joue aussi les autres personnages, avec des changements de corps et de voix sidérants.

La salle est petite : on est en grande proximité avec l'acteur, donc avec le personnage. Les spectateurs : une centaine de personnes, de tous âges – vibrant à la pièce malgré l'inconfort.

Forcément, le texte de Camus a été réduit de moitié ; mais les grands équilibres du roman sont respectés et on ne voit pas les coutures. Le dispositif scénique et la présence intense de l'acteur en restituent toute la force et la puissance d'émotion…

Agnès Spiquel et Anne-Marie Tournebize

Au printemps 2023

Vincent Barraud présentera à nouveau son adaptation, dans le même lieu, du 10 mars au 3 juin 2023.

Interview de Vincent Barraud par Anne-Marie Tournebize et Agnès Spiquel (4 juillet 2022)

[Nous avons coupé – et résumé – tout un pan de cette interview, pour ne donner ici que ce qui concerne Camus ; mais la version complète reste évidemment disponible…]

Il y a longtemps que vous fréquentez Meursault…

Oui, c'est un texte qui me suit depuis très longtemps. Je ne me souviens pas de la première lecture. Mais j'ai fait l'école Marceau (le mime) ; à un moment, je réfléchissais à un spectacle à monter ; j'avais imaginé que Meursault était interprété par un comédien, par un mime et par un danseur. Mon imaginaire a toujours été imprégné de Meursault. Ce texte me revenait toujours. À un moment, j'ai fait un stage chez Tomatis ; il y avait un metteur en scène qui nous faisait travailler avec l'oreille électronique ; il nous dit : « Prenez un texte qui vous touche » ; j'amène *L'Étranger* ; je lis le début. À la fin, il me dit : « Tu sais, il y a autre chose à faire avec ce texte ; tu devrais aller plus loin. » Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » ; il m'a dit : « Si tu veux, je t'aiderai » ; c'est de là qu'est venue cette adaptation. J'en avais envie quelque part mais je n'osais pas. J'ai franchi le pas, grâce à lui ; finalement il ne m'a pas du tout aidé.

Mais j'ai rencontré une femme à Fourmies dans le Nord, à qui j'ai parlé de mon projet de monter *L'Étranger* ; elle m'a dit : « Tu peux le créer chez nous » ; ils avaient un festival ; sans elle, je ne serais jamais allé au bout. J'ai fait l'adaptation. C'est un spectacle dans lequel j'avais mis tout ce que j'étais : tout le côté visuel, tout l'apport gestuel ; c'était un très beau spectacle, qui marchait très bien. Il y avait peu d'éléments ; un carré de sable (un carré dessiné par du sable) de 3 mètres sur 3 mètres

– et 4 chaises ; et avec ça Meursault revivait toute son histoire, en rentrant dans ce carré, et en en ressortant… Les chaises devenaient les autres personnages ; par exemple, quand il était à l'asile de vieillards, il mettait une chaise dans un angle, et, en diagonale, il y avait 3 chaises face à lui, et c'étaient les vieillards ; et ça marchait très bien. Et, à la fin, dans la colère, il shootait dans le sable, il le ramenait à l'intérieur et ce carré, vide, noir, il devenait blanc et, à la fin, il était à genoux, puis il s'allongeait dans le sable, il y rentrait. C'était très beau.

Déjà vous faisiez tous les rôles…
Oui c'était tout pareil ; il y avait les chaises, il y avait le corps ; c'était plus corporel. Par contre, Meursault ne parlait pas aux spectateurs ; ils n'existaient pas : il y avait le quatrième mur et il se parlait à lui, il revivait. Et le spectacle durait 2 h 1/4, 2 h 1/2 ; par rapport à aujourd'hui, il y avait dix minutes de texte en plus, mais une heure de spectacle en plus, parce qu'il prenait beaucoup plus de temps, qu'il y avait des actions, corporelles, gestuelles. Il y avait des temps d'arrêt très longs : dès qu'il allait chercher dans sa mémoire, il commençait et s'arrêtait puis repartait ; c'était un Meursault un peu plus atone, qui était dans sa bulle ; de plonger dans sa mémoire, ça le rendait encore plus étranger au monde. Dans la nouvelle version, il est beaucoup plus vivant – mais quand je l'ai repris, ce qui était intéressant (pourtant, il y avait des années), il avait tendance à revenir, l'ancien Meursault, et je devais me battre avec ça. Finalement, avec l'interruption du covid, il est « mort ».

Quel a été le déclic pour que vous vous disiez : « Il faut que je fasse autre chose maintenant » ?
Il n'y a pas eu de déclic. J'avais toujours ce texte dans la tête ; régulièrement, il y avait des mots qui remontaient ; avec ce personnage, il y avait un compagnonnage, une fraternité ; donc il revenait tout le temps. Mais je ne pouvais pas faire comme avant, ça n'avait pas de sens ; je n'étais plus le même comédien, je n'étais plus le même homme. Parce qu'à l'époque, j'avais mis tout ce que j'étais. C'est stupide de dire ça ; mais c'était un spectacle parfait – presque. C'est un peu comme Camus : il a mis tout ce qu'il était dans *L'Étranger* ; et moi, j'avais mis tout ce que j'étais dans cette adaptation. Donc il y avait cette rencontre : deux personnes qui ont tout mis ; et c'est ce qui faisait la force. Si j'avais repris le même spectacle, j'aurais biaisé parce que j'aurais mis des choses que j'étais avant ; ça n'aurait pas été intéressant. D'ailleurs généralement ça marche mal quand on reprend un spectacle longtemps après ; on n'est pas en phase totalement.
Maintenant, j'adore parler aux gens, aux spectateurs ; j'ai cassé le quatrième mur avec des lectures à haute voix. Donc je ne pouvais reprendre que de cette façon-là, en cassant le mur. Déjà c'était dans l'épure puisqu'il y avait juste un carré de sable et quatre chaises. Mais maintenant je suis encore plus dans l'épure. C'est vraiment ma nature profonde ; il n'y avait que ça à faire ; là, je suis en phase avec Camus. Et, ce qui est passionnant, c'est que je découvre plein de choses nouvelles, à chaque fois ; et c'est toute cette vie de Meursault, qui est là. Il y avait tout ça avant – et même pour le spectateur ; mais, à partir du moment où il y a du visuel, il y a de l'image, du corporel, et c'est une perturbation pour le spectateur ; on l'emmène aussi ailleurs ; il y a deux lectures qui se font en même temps. Tandis que là, il y a juste un mec qui raconte, qui dit ce qu'il a à dire ; et quand on parle à quelqu'un, on s'explique, on a envie d'être compris. Et là, Meursault, il est là, et chaque mot est pris en compte par lui-même ; et du coup, le petit pied-noir, il existe beaucoup plus qu'il n'existait dans la première version. Sur internet, vous pouvez aller voir… Je pouvais le faire devant personne et ça ne me gênait pas. J'ai joué devant une seule personne. Maintenant, je ne peux pas ; si les spectateurs ne sont pas

là, je ne peux pas jouer ; s'ils sont tout au fond, ça me perturbe ; parce que ce Meursault-là a besoin des spectateurs.

Mais alors est-ce qu'il est encore un étranger ?
Oui. Il a décidé de dire ; alors il est dans une forme d'urgence ; il dit ce qu'il est, parce qu'il est honnête, parce qu'il est franc. Il dit qu'il est un étranger, par exemple quand Marie lui parle de se marier, il lui répond et il passe tout de suite à l'histoire de Raymond – parce que c'est important. Accepter les mots, les phrases que Camus nous a donnés. Mais c'est vrai que Meursault est plus vivant, il a plus de facettes que dans la première version ; ça renforce son rapport à la nature, son rapport aux femmes (même quand il est au procès et qu'il revoit les seins de Marie, ses lèvres). C'est vrai qu'il est dans l'instant présent ; et c'est ça que j'essaie de vivre. Il y a plein de choses qui changent à chaque fois, dans les détails ; je ne fais jamais pareil. Même les autres personnages changent ; j'essaie de ne rien figer. Les déplacements restent les mêmes ; et puis ça reste Meursault ; tout ça, c'est là. Mais j'essaie de repartir d'une page blanche.

Vous dites : « Il y a vingt ans, je n'étais pas le même ». Mais, entre les deux Meursault, quelle expérience vous a fait autre – du point de vue théâtral, bien sûr. Qu'est-ce que vous avez créé ?
[*V. Barraud parle longuement de l'adaptation d'*Andromaque *qu'il a faite en 2002 et jouée en solo, accompagné d'une violoncelliste ; il développe aussi son rapport à l'alexandrin. Il parle également de son adaptation, en 2011, de* Ceux de 14 *de Maurice Genevoix, centrée sur la bataille des Éparges (février 1915), qu'il reprend cet été sur le site même des Éparges. Et aussi des lectures à haute voix – qu'il multiplie. Et du travail social qu'il mène dans l'Essonne, sur le thème « Rompre l'isolement, favoriser l'insertion » : des ateliers, où il monte des pièces classiques avec les habitants des quartiers ou bien les fait écrire à partir de leur expérience, puis jouer les textes qu'ils ont écrits. Et encore de l'adaptation du récit de Laurent Gaudé,* Le Colonel Barbaque, *qu'il prépare en ce moment et va jouer à partir de décembre*.]

On revient à Camus ?
Je vais reprendre *L'Étranger* : je le joue à Toulouse, en novembre, au Théâtre de la Violette ; puis à Paris, de mars à juin, comme cette année, tous les vendredis et samedis soirs à 19 h. Pour *L'Étranger*, je ne répète plus. J'ai essayé ; mais c'était négatif : comme je répétais tout seul, il y a des choses qui se cristallisaient, se figeaient un peu. Juste avant de jouer, je me redis certains passages, comme le meurtre, la fin et le début. Je me chauffe la voix, et puis c'est tout.

Pour moi, Camus, c'est *L'Étranger*, d'abord, et *Les Justes*. Cette honnêteté, cette humanité ; c'est tellement beau, *Les Justes* ! Ce questionnement me touche profondément. J'ai fait travailler la pièce dans des ateliers ; mais je ne me suis pas posé la question de le monter... il y a beaucoup de personnages ; il faudrait vraiment une adaptation. Je fonctionne au coup de cœur pour les créations ; c'est selon les rencontres. Mais il y a *Caligula*, que j'adore, comme *Lorenzaccio*. Si j'ai des regrets dans ma carrière, c'est de ne pas avoir joué ces rôles de jeune premier. Mais je suis passé par le mime, par le corps, par la danse – et pas par la voie du comédien. Si j'étais passé par cette voie-là, j'aurais aimé jouer ces personnages romantiques. Une version solo de *Caligula*, pourquoi pas ?

Et puis j'adore *Le Premier Homme*, le regard de Camus sur les choses et les êtres, cette bienveillance ; il fait œuvre de romancier, tout simplement, et il le fait avec une telle générosité !

L'Étranger, souvent j'entends des jeunes dire : « C'est mon bouquin préféré ; j'adore ! » Et tous les âges… Il a passé les générations ; c'est incroyable – et c'est rare ! J'ai déjà vu des gens qui n'avaient pas aimé le livre, qui n'étaient pas entrés dedans – et quand ils ont vu le spectacle, ils ont compris… Mais, même quand on ne comprend pas, le livre fait choc. Moi, je ne cherche pas à comprendre ; parce que, si je cherche à comprendre, je vais vouloir expliquer ; ça va être une catastrophe, ça va être didactique. Bien sûr, j'ai des intuitions de compréhension ; mais j'essaie de ne pas être du tout là-dedans. J'essaie de laisser toute sa place à ce petit bonhomme. C'est ça, la nouvelle version : Meursault est un petit bonhomme, un petit pied-noir ; ça m'est apparu très fort, alors que ce n'était pas dans l'autre version.

Meursault est dans la vie corporelle ; vous êtes l'acteur idéal pour le jouer : votre formation passe par le corps, vous n'intellectualisez pas du tout le personnage.
Et Meursault est impudique – de façon naturelle. D'ailleurs, il utilise beaucoup le mot « naturel ». Et le moment après le meurtre, quand il « redescend », il quitte cette tension de son corps ; il sait que les gens sont là puisqu'il leur parle.
Pour moi, l'expérience de « casser le quatrième mur », c'est capital ; ça ne s'est pas fait d'un coup ; ça s'est fait progressivement, à travers ces différentes expériences, presque naturellement. Et après *L'Étranger* ne pouvait être que comme ça ; il n'y avait pas de choix… Déjà, dans les lectures, j'avais envie de partager des textes avec des gens – ou de découvrir des textes. Le moment où on apprend par cœur, on rentre dans la matière ; parce que, quand on mémorise, on repère les mots déjà dits, les répétitions ; ça aide à comprendre la structure du texte, le travail de l'auteur. Et puis on va chercher autour : pour *Le colonel Barbaque*, j'ai revu tous les films de Jean Rouch, je me suis plongé dans l'Afrique avec des auteurs que je connaissais déjà ; c'est passionnant ! Idem pour *Ceux de 14*. Alors que, pour une lecture à voix haute, on va moins loin (même si je lis le livre au moins 10 fois avant) ; même si dans les lectures, j'essaie de regarder les gens : je fais photo-parler-photo-parler. C'est intéressant aussi parce que ça ralentit le débit automatiquement, on est obligé de prendre le temps ; et le fait de regarder les gens, on est obligé d'affirmer ce qu'on a à dire ; on ne peut pas dire des choses qui n'ont pas de sens, qu'on ne comprend pas bien. J'ai fait beaucoup de lectures de récits d'Albert Londres ; j'aime beaucoup.
J'aime la littérature. Mais, ce que j'aime, quand je monte un texte comme ça, je suis obligé de *lire* et je lis plein de choses autour – qu'autrement je ne connaîtrais pas. J'aime aussi prendre un auteur et en lire beaucoup. Dernièrement j'ai repris tous les premiers Giono, la période Pan ; toute cette première partie de son œuvre, c'est merveilleux, ça me touche énormément !

« C'était à cause du soleil » à Alger, mais d'une tempête de neige à Montréal

Sophie BASTIEN

Le Théâtre Denise-Pelletier à Montréal est très populaire auprès de la clientèle étudiante puisque ses spectacles sont souvent l'objet de sorties culturelles que prévoient les programmes scolaires. Pour cette raison, il attache une importance aux œuvres de répertoire, tout en diversifiant sa programmation. Camus s'y retrouve à l'affiche assez régulièrement. Il est certes reconnu comme un classique dont les professeurs tirent une matière pédagogique, mais la dramaturge Évelyne de la Chenelière fournit un argument moins convenu : Chez Camus, la fiction fait « prendre vie aux idées » ; son écriture en « est une expérience sensorielle très forte » qui se prête « bien au théâtre »[1]. Le Théâtre Denise-Pelletier a présenté, entre autres, un inoubliable *Caligula* en 1993, *Les Justes* en 2008, une adaptation scénique de *La Peste* dans sa petite salle Fred-Barry la même année, puis de *L'Étranger* en 2010, les Rencontres internationales « Camus et la jeunesse » en 2010 également, *L'Énigme Camus : Une passion algérienne* de Jean-Marie Papapietro dans la salle Fred-Barry en 2014, et cet automne[2], *À cause du soleil*, une pièce d'Évelyne de la Chenelière qui revisite Camus de manière bien personnelle.

À cause du soleil s'ouvre sur la confidence d'un jeune homme, Medi (interprété par Mustapha Aramis) : en marchant à Montréal le soir d'une tempête glaciale et effroyable, il avait cru entendre le son lointain d'un klaxon, pour apprendre après que c'était l'appel à l'aide d'une vieille dame qui mourait de froid dans sa voiture dont elle ne pouvait ouvrir la portière à cause de la neige trop épaisse. La compagne de Medi, Camille (Mounia Zahzam), n'accepte pas qu'il ait continué son chemin au lieu de secourir la dame ; elle affirme qu'il aurait pu la sauver. Ce même dialogue, avec l'aveu de Medi et le reproche de Camille, revient à deux reprises au cours du spectacle, probablement pour signifier les remords qui poursuivent Medi. Le spectateur peut reconnaître ici une forme nordique et modifiée de l'événement perturbateur survenu dans la vie de Clamence. D'entrée de jeu, *À cause du soleil* renvoie donc à *La Chute*, et le fera avec récurrence – bien que le titre soit une célèbre citation de *L'Étranger*, l'allégation ultime de Meursault à son procès.

Cet épisode du passé récent de Medi ne constitue pas son seul traumatisme, apprend-on plus tard. Tandis qu'il était petit enfant dans son Algérie natale, Medi a vu son père se faire tuer lors d'un acte terroriste. Aujourd'hui, il s'aperçoit qu'il est rendu « plus vieux que son père » : c'est maintenant une prise de conscience de Jacques Cormery, déterminante dans *Le Premier Homme*, qui est convoquée. Les émois de Medi réfèrent donc aux deux derniers romans de Camus. Et certaines réactions de Camille, au *Mythe de Sisyphe* parce qu'elles disent l'absurde (sans en prononcer le mot pour autant), ainsi qu'au court essai « L'Été à Alger » de *Noces*, quand elle compare des danseurs à des ombres éphémères.

---

[1] Propos rapportés par Marie Labrecque dans « Le répertoire comme bougie d'allumage », *Le Devoir*, 17 septembre 2022, https://www.ledevoir.com/culture/theatre/756136/theatre-camus-ovide-et-le-repertoire-comme-bougie-d-allumage (consulté le 24 octobre 2022).

[2] Du 21 septembre au 15 octobre 2022.

Néanmoins, la présence sur le plateau de Medi et de Camille à la fois, alterne avec plusieurs scènes inspirées de *L'Étranger*. Le spectacle procède ainsi par allers-retours entre deux lieux antinomiques et deux temporalités : un Montréal hivernal contemporain et Alger torride au temps de *L'Étranger*. En plus de ce va-et-vient spatio-temporel, deux autres facteurs compliquent la structure quand il s'agit de *L'Étranger* : les tableaux sont déchronologiques, par exemple en présentant la déposition de Raymond au procès avant le meurtre plutôt qu'après ; et Medi intervient souvent comme narrateur s'exprimant à la troisième personne, aux côtés de Meursault (Maxim Gaudette) qui parle évidemment au « je ». Observons que par son allure générale – costume, cheveux, posture… – ce dernier incarne sur scène le personnage qu'a donné à voir Jacques Ferrandez dans sa bande dessinée[3].

Outre Meursault, Raymond et l'aumônier (tous deux interprétés par Daniel Parent) constituent des personnages fidèles au texte d'origine. D'autres – Perez, le directeur de l'asile, Salamano et son chien, le procureur, l'avocat de la défense, le juge – sont décrits sans être incarnés. En revanche, Marie et l'Arabe prennent plus d'importance qu'ils n'en ont chez Camus. Est-ce pour contrebalancer le rôle accessoire, voire l'absence de femmes et d'Arabes dans les romans camusiens ? Les répliques de Marie (Évelyne Rompré) prolongent et développent le personnage esquissé dans *L'Étranger*, lui donnent plus de consistance. Un autre intertexte littéraire, sartrien celui-là, se remarque les fois où elle cite *Les Mains sales* avec pertinence. Quant à l'Arabe, il n'est plus objet anonyme mais sujet personnifié. Le comédien Sabri Attalah possède déjà une voix de basse ; cette caractéristique naturelle est amplifiée, si bien qu'on dirait une voix d'outre-tombe, ce qui sied à son rôle de mort. Le discours de cette victime dénonce sans victimisation aucune les effets de la xénophobie.

Évelyne de la Chenelière dit adresser ainsi « une sorte de procès » à Camus[4], dont l'écriture porte l'expérience d'être issu d'un empire colonial, comme l'a montré Edward Saïd à qui se réfère la dramaturge. Cette dernière veut nous faire réfléchir notamment sur notre rapport, entre ouverture et fermeture, à l'altérité. On peut toutefois se demander si *À cause du soleil* atteint cet objectif… De façon plus générale, l'intention de l'auteure consiste à « déployer, d'une part, une promenade impressionniste dans le récit de *L'Étranger* ; d'autre part, un voyage philosophique dans l'univers de Camus, et une parole qui lui répond aujourd'hui » comme un miroir[5]. Le résultat global est en fait un parcours énigmatique dans un corpus camusien varié, dont certains enjeux trouvent un écho dans l'intrigue contemporaine impliquant Medi et Camille. Se reconnaissent même des allusions à l'actualité récente. Après la mort de la vieille dame dans la tempête de neige, une passante commente : « Elle était vieille », comme si l'âge atténuait l'événement, une remarque ô combien rebattue à propos des victimes de la Covid dans les premiers mois de la pandémie. Également, le discours xénophobe introjecté par l'Arabe ressemble beaucoup à celui que professe alors le ministre provincial de l'immigration[6]. Le texte aborde « une violence plus diffuse que celle d'un meurtre ou du

[3] Jacques Ferrandez, *L'Étranger, d'après l'œuvre d'Albert Camus*, Paris, Gallimard, 2017.

[4] Selon ses interventions dans la vidéo de 24 minutes qui présente la pièce, sur le site internet du Théâtre Denise-Pelletier : https://www.denise-pelletier.qc.ca/pieces/a-cause-du-soleil/ (consulté le 24 octobre 2022).

[5] Lettre d'Évelyne de la Chenelière à Florent Siaud, 21 janvier 2020. Reproduite dans la rubrique « Correspondance » des *Cahiers* du Théâtre Denise-Pelletier, nº 108, automne 2022 : https://www.denise-pelletier.qc.ca/cahiers/cahier-dautomne-2022-numero-108/correspondance/ (consulté le 24 octobre 2022).

[6] Jean Boulet, qui a été démis de ses fonctions depuis, justement à cause de ses déclarations.

colonialisme : celle des pays en paix et l'indifférence des uns pour les autres »[7].

L'architecture de la pièce « est mystérieuse », mentionne le metteur en scène Florent Siaud dans le programme du spectacle[8]. Fragmentaire et décousue, sans contours ni fil directeur bien nets, cette composition se double d'une esthétique scénique qui va dans le même sens. Avec une noirceur constante en arrière-plan, la scénographie (de Romain Fabre) n'installe pas de lieux à proprement parler. Il arrive que des images géantes projetées sur le mur du fond représentent des flocons de neige qui tombent, ou la mer : le seul ancrage spatial parmi ceux que précise *L'Étranger*. Sinon, on devine le parloir de la prison par la disposition physique des deux interlocuteurs, ou la salle du procès par l'attitude et la posture des témoins. Rien ne tient lieu de porte et les enchaînements ne fonctionnent pas vraiment par entrées et sorties. Un dispositif original au sol met en place deux plateaux tournants (l'un côté cour, l'autre côté jardin) qui permettent aux personnages d'apparaître et de disparaître un peu comme par magie, tels des fantômes, des souvenirs ou, pour citer « L'Été à Alger », des « silhouettes », des « profils » « qui passent à tour de rôle » (*OC* I, 121).

Pareille poésie laisse une grande liberté au spectateur, surtout s'il n'est pas initié à l'œuvre de Camus. Se pose alors la question : quel impact peut-il éprouver ? Camus nous invite à « ressentir l'absurde mais à le faire coexister avec le sentiment que, toute absurde soit-elle, la vie est précieuse ». C'est là que souhaite nous convier à son tour Évelyne de la Chenelière, explique-t-elle. Plus qu'un syntagme tiré de *L'Étranger*, le titre « À cause du soleil » connote, pour elle qui l'a choisi, ce qui nous échappe dans nos comportements : « Ces forces extérieures, cette vie qui a cours malgré soi et qui fait qu'on agit parfois mû par autre chose que […] la volonté »[9]. Le cœur de la pièce est existentiel, ajoute la dramaturge. « Il porte sur la condition humaine et sur notre façon d'essayer de nous débrouiller avec. » Aussi les notions de culpabilité, de condamnation, de juge l'alimentent-elles. Le metteur en scène Florent Siaud ne manque pas d'exprimer lui aussi ce qui motive son travail pour ce spectacle. À dix-sept ans, il a fait un cycle de lectures de Camus, où il a rencontré « une pensée essentielle pour faire face au monde, pour tenter de l'habiter sans renoncer ». Il aspire à ce que d'autres jeunes gens puissent « éprouver ces émotions esthétiques et éthiques […] dont l'urgence redouble de nos jours »[10]. Espérons que le public, même moins jeune, en ait effectivement capté ne fût-ce qu'une parcelle et qu'il en bénéficie.

---

[7] Propos rapportés par Marie Labrecque, *loc. cit*.

[8] Le document n'existe qu'en fichier électronique : TDP2022_Programmedesoirée-Acausedusoleil_v.f..pdf, p. 3 (consulté le 24 octobre 2022).

[9] Selon ses interventions dans la vidéo de 24 minutes qui présente la pièce, sur le site internet du Théâtre Denise-Pelletier : https://www.denise-pelletier.qc.ca/pieces/a-cause-du-soleil/ (consulté le 24 octobre 2022).

[10] Lettre de Florent Siaud à Évelyne de la Chenelière, 11 août 2019. Reproduite dans la rubrique « Correspondance » des *Cahiers* du Théâtre Denise-Pelletier, nº 108, automne 2022 : https://www.denise-pelletier.qc.ca/cahiers/cahier-dautomne-2022-numero-108/correspondance/ (consulté le 24 octobre 2022).

Camus a-t-il vraiment écrit qu'il fallait « fusiller Sartre » ?

Retour sur une rumeur lancée par Rachid Boudjedra

Faris LOUNIS
Christian PHÉLINE

Le 22 janvier 2016 le centre diocésain des Glycines à Alger accueillait, en coopération avec le Forum France-Algérie, une journée d'étude sur l'« Appel pour une trêve civile en Algérie » dont c'était, jour pour jour, le 60e anniversaire. Préparée par Agnès Spiquel et Christian Phéline dans la suite de la publication du témoignage inédit de Charles Poncet sur cette journée mémorable[11], cette rencontre entendait explorer avec le recul de l'histoire les circonstances, les intentions et les raisons de l'échec de ce qui fut l'ultime initiative partagée de frayer la voie, par une décrue concertée de la violence, à une issue négociée du conflit algérien[12]. De cette tentative de la dernière chance, on oublie trop souvent en effet qu'elle est issue d'un comité algérois réunissant, dans la diversité de leurs intentions, des Européens d'Algérie ouverts à un tel dialogue et des personnalités militantes d'origine musulmane. Aussi parut-il essentiel à ses organisateurs d'y associer des enfants ou des proches de chacun de ces hommes de bonne volonté. Par cercles successifs d'amitié il leur fut aisé de retrouver les filles, fils ou compagnes des Européens proches de Camus que furent, outre Poncet, l'écrivain Emmanuel Roblès, les peintres Louis Bénisti et René Sintès, les architectes Louis Miquel, Pierre-André Émery, Roland Simounet, ainsi que Jean de Maisonseul qui fut un peu de tout cela. Plusieurs venues à Alger furent en revanche nécessaires pour établir le lien avec les familles des initiateurs algériens de l'appel de janvier 1956 : Amar Ouzegane, ancien dirigeant communiste dans les années 1930-1940, qui avait rejoint ce groupe dont il était proche depuis sa participation à l'Association des amis du théâtre d'expression arabe ; le plus jeune, Mohamed Lebjaoui, négociant rallié au combat indépendantiste et qui rendit compte de cette initiative de janvier 1956 dans ses *Vérités sur la révolution algérienne*[13] ; l'avocat Abderezak Chentouf ; Mouloud Amrane et Boualem Moussaoui, tous deux en ce temps-là militants et petits commerçants dans la Casbah ; le docteur Abdelaziz Khaldi, proche de l'ancienne association des Oulémas et du courant du réformisme musulman ; le cheikh Taïeb El-Okbi, longtemps président du Cercle du Progrès où se tint la conférence du début 1956, dont Camus, qui l'avait côtoyé à la fin des années 1930[14], avait personnellement veillé à ce qu'il y assiste malgré les atteintes de la maladie…

Les organisateurs et les membres de la Société des Études camusiennes qui avaient tenu à venir à Alger en cette occasion y furent accueillis par une vive mise en garde publique publiée le 14 janvier par l'écrivain algérien Rachid Boudjedra, sous le titre « Camus, encore ! », dans le quotidien *Tout sur l'Algérie* (*TSA*). Interpellant sur un ton de menace le centre diocésain « qui nous avait habitués à mieux », cette tribune dénonçait la « camusmania incroyable » dont les Algériens étaient, selon son auteur, les victimes depuis le centenaire de la naissance de Camus, les tentatives pour « mythifier » celui-ci comme un « résistant algérien anticolonial » et, en particulier, « cette caravane camusienne qui aurait dû, en 2013, « aller partout en Algérie, diffuser la bonne parole de M. Albert ».

---

[11] *Camus et l'impossible trêve civile*, suivi d'une correspondance avec Amar Ouzegane, textes établis, annotés et commentés par Yvette Langrand, Christian Phéline et Agnès Spiquel-Courdille, Gallimard, 2.

[12] Les actes de cette journée sont accessibles en ligne sur le site https://glycines.hypotheses.org/

[13] Paris, Gallimard, 1970, et Alger, Éditions ANEP, avec une préface de Slimane Chikh, 2012.

[14] Il rendit compte avec une honnêteté remarquée dans *Alger républicain* au printemps 1939 du procès criminel à l'issue duquel le cheikh fut acquitté de l'accusation d'avoir commandité le meurtre du muphti d'Alger, voir C. Phéline, *La Terre, l'Étoile, le Couteau. Le 2 août 1936 à Alger*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant / Alger, Éditions Chihab, 2021.

Cette charge, d'une teneur alors assez coutumière parmi les « patriotes algériens » dont Boudjedra se réclamait, se poursuivait par cette attaque inédite et d'une rare violence :

> Et voilà M. Albert redevenu une énième fois le héros de la Guerre de libération nationale ! Cet appel avait été condamné et rejeté par le FLN [...]. L'appel fut un échec et Camus repartit chez lui, bredouille et dépité. Depuis il s'est mis du côté des Guy Mollet et des Robert Lacoste. Et dès cet échec, il devint un « méchant » défenseur de l'Algérie française. Une preuve irréfutable de la mauvaise foi (politique) de Camus fut sa correspondance avec le poète René Char, publiée en 2014 par les Éditions Gallimard. On y découvre un Albert Camus carrément opposé à l'indépendance algérienne, hargneux et haineux de tous ceux algériens et français qui se battaient pour l'indépendance de l'Algérie. Les deux compères avaient pour cible commune : Jean-Paul Sartre qui se battait lui du côté des Algériens. Dans une lettre du 17 novembre 1958, Camus écrivait à Char : « Sartre recommence ses saloperies et organise un meeting pour l'indépendance de l'Algérie ! Cet homme est à fusiller pour haute trahison ! »

L'accusation émanait d'un homme qui, né en 1941 et s'étant illustré dès 1969 par son premier roman, *La Répudiation* (Denoël), puis comme scénariste du film *Les Années de braise*, Palme d'or à Cannes en 1975, représente toujours l'une des grandes figures vivantes des lettres algériennes. Auréolé par la décennie d'exil politique auquel il fut contraint à partir de 1965, il se singularise dans son pays par une posture hautement revendiquée d'auteur « communiste » et « athée ». Son expression est cependant de plus en plus marquée par la virulence imprécatoire des attaques qu'il lance contre la plupart des cinéastes et écrivains algériens plus jeunes, au premier chef, Kamel Daoud et Boualem Sansal, dénoncés dans son pamphlet *Les Contrebandiers de l'Histoire* (Frantz Fanon, 2017) comme des « larbins qui écrivent pour l'autre rive[15] » et participent d'une « idéologie de harki ».

Dans sa tribune de *TSA,* l'écrivain algérien soutenait la contre-vérité historique selon laquelle l'Appel de janvier 1956 aurait été « condamné et rejeté par le FLN », alors même que la conférence de Camus s'était tenue sous la protection du service d'ordre de l'organisation indépendantiste et que le comité qui en avait porté l'initiative comportait, du côté algérien, une majorité de responsables algérois qui avait déjà discrètement rallié le FLN, voire étaient mobilisés dans la préparation des textes qui seront adoptés, en août suivant, au congrès de la Soummam. Aussi inexacte était la dénonciation d'un ralliement politique de Camus à Guy Mollet, qui fut désigné à la tête du gouvernement à la fin janvier, et à Robert Lacoste, que ce dernier nomma « ministre résidant » à l'issue de la « Journée des tomates » (6 février) : sous la pression des « ultras » de l'Algérie française, les deux hommes refusèrent, au profit d'une politique de guerre à outrance, de donner la moindre suite à l'appel du 22 janvier. Il faut aussi rappeler que celui-ci avait été conçu alors que la victoire électorale du « Front républicain » en début d'année laissait plutôt espérer que Pierre Mendès France (qui, en 1954, avait conclu la paix en Indochine et ouvert la voie à l'indépendance du Maroc et de la Tunisie) revienne à la présidence du Conseil.

L'accusation contre Camus « fusilleur » de Sartre suscita d'emblée un « billet de blog » d'un abonné de *Médiapart*[16], qui préférait y supposer, au moins rhétoriquement, que Boudjedra avait été lui-même la victime de faussaires :

> Les mots attribués à Rachid Boudjedra [...] constituent une véritable infamie. J'écris « attribués » car j'ai du mal à croire que l'écrivain Rachid Boudjedra puisse l'être l'auteur de tels propos. Alors, je suis bien obligé de m'interroger : s'agit-il d'une provocation, d'un montage, d'une possible homonymie ou d'une

[15] Entretien de 2017 avec Ihsane El Kadi sur *Radio M*, « Saïd Bouteflika était un peu de gauche », https://www.youtube.com/watch?v=cs4ElK832Fg.

[16] Camille Pelletan, « Pourquoi s'en prennent-ils à Albert Camus ? Qui a intérêt à salir sa mémoire ? », 18 janvier 2016, consultable en ligne.

usurpation d'identité ? [...] Aucun de ces mots n'a pu être prononcé par Albert Camus ! Aucun de ces mots n'a été écrit par Albert Camus ! Cela pue la falsification. En effet, la référence est fausse, totalement inventée, il n'y a eu aucune correspondance en date du 17 novembre 1958 entre René Char et Albert Camus. Cela a toutes les apparences d'un *hoax* que des esprits malveillants s'amuseraient à faire tourner sur Internet [...]. La ficelle est trop grosse. Comment accorder le moindre crédit au texte suivant dont aucun mot ne correspond à la sensibilité et la hauteur de vue d'Albert Camus ?

Loin de démentir les propos parus sous sa signature dans *TSA*, Boudjedra devait cependant les réitérer, cinq ans plus tard, sur le plateau de la chaîne algérienne arabophone *Echorouk News*, en présence du romancier Samir Kacimi et du journaliste Fayçal Métaoui :

Camus a dit des choses terribles. Dans sa correspondance avec un grand poète, René Char, il a écrit, en réaction au soutien de Sartre pour l'indépendance de l'Algérie et son opposition à l'armée française qu'« il faut le fusiller. Il faut fusiller Sartre et ses copains ». […]. C'est écrit dans l'une des lettres envoyées à ce poète qui était son ami[17].

Une recherche en ligne fait en outre apparaître que cette calomnie de l'auteur de *L'Étranger* remonte chez Boudjedra au moins à 2014. Dans un entretien avec le même Métaoui publié dans *El Watan*[18], sa dénonciation portait même, non pas sur une seule lettre, mais à plusieurs dizaines de missives :

En pleine guerre d'Algérie, il y a eu une correspondance entre Camus et René Char (poète français), où une incroyable haine était exprimée à l'égard de l'Algérie. Les deux hommes craignaient l'indépendance de l'Algérie. Cette correspondance a été publiée dans un livre publié cette année par Gallimard en France. J'ai écrit un article pour un journal suisse dans lequel je montrais comment Camus qualifiait Sartre de traître qu'il fallait fusiller parce que Sartre défendait l'indépendance de l'Algérie. Le journal suisse m'a demandé de supprimer le passage relatif à ce qu'a écrit Camus à Char. Il y a eu entre les deux écrivains au moins une trentaine de lettres où ils exprimaient une violence anti-algérienne, anti-indépendance de l'Algérie.

À la fin de cette même année, il récidivait sur la chaîne arabophone *El Khabar*, dans une accusation imputant à Camus une demande formelle de condamnation à mort de Sartre comme de tous les « anticoloniaux » :

Durant la guerre d'Algérie, Camus a écrit dans cette correspondance [avec Char] « qu'il est impossible que l'Algérie obtienne son indépendance », que « les Algériens arabes ne méritent pas cette indépendance » et qu'il faut condamner à mort « les partisans de l'Algérie indépendante, les anticoloniaux et Sartre »[19].

Avancées comme une « preuve irréfutable », ces références, réitérées sur au moins sept années, à la correspondance entre Camus et Char sont bien sûr des plus fallacieuses. D'abord parce que celle-ci n'a pas été « publiée en 2014 » mais éditée par Gallimard dans la « Blanche » en 2007 et en « Folio » en 2017. Mais surtout car, comme nous l'a bien confirmé notre ami Franck Planeille qui a préparé ces deux éditions, outre que n'y figure pas de missive de Camus datée du « 17 novembre 1958 »[20], aucune n'y appelle, même sous une forme atténuée, à « Fusiller Sartre ». Les autres formules aussi bien que la « trentaine de lettres, au moins » dénoncées par le polémiste y restent aussi introuvables.

---

[17] Source : https://www.youtube.com/watch?v=k0ZVlC-wm8M. Propos traduits de l'arabe algérien par Faris Lounis.

[18] « Je n'aurai jamais le Nobel », *15 novembre 2014.*

[19] Émission « Invitation spéciale », https://www.youtube.com/watch?v=epqIdx0T-9 , traduit de l'arabe algérien par Faris Lounis.

[20] Les seules lettres datées de novembre (n° 163 et 164, dans l'édition « Folio ») émanent de Char et sont relatives à un projet de déjeuner avec Saint-John Perse.

Sur les quelque 80 missives couvrant la période novembre 1954-fin 1959[21], les rares qui touchent à la politique expriment la position anti-stalinienne commune aux deux hommes, que ce soit à l'égard du pacte germano-soviétique de 1939 (lettre n° 193, « Folio »), de l'intervention soviétique en Hongrie (136 à 139) ou de la répression subie par Boris Pasternak (157 et 158). L'unique échange sur la situation algérienne (lettres n° 122-123) se situe entre octobre et novembre 1955, c'est-à-dire dans les quelques mois qui suivent l'offensive, assortie de premiers attentats contre des civils, opérée dans le Constantinois par l'ALN, le 20 août de cette année-là. On pourrait certes débattre du refus opposé par Char à la proposition qui lui était faite de rallier le « Comité » alors formé « pour protester contre la mobilisation du contingent et la guerre d'Afrique du Nord », de l'assimilation qu'il fait à l'« esprit de démission, de défaitisme » des Munichois de 1938 ou de sa crainte « d'être manœuvré au nom des grands principes de 93 et d'être mêlé à un jeu infernal où les seuls gagnants sont les USA et l'URSS. Pas les pauvres Arabes certainement ». Mais rien n'y exprime « l'incroyable haine contre l'Algérie » que Boudjedra veut lire dans cette correspondance. L'unique lettre de Camus sur la situation algérienne (n° 123) est par ailleurs celle, datée du 5 novembre 1955, où il répond sur cette question à son ami.

S'il a renoncé dans ses *Contrebandiers de l'histoire* à invoquer la lettre imaginaire du 17 novembre 1958 et la trentaine d'autres qui n'existent pas davantage, Boudjedra s'y est emparé de cette missive de 1955[22], mais pour y ajouter des éléments de son cru (que nous faisons apparaître ci-dessous *en italiques*) et en supprimer d'autres qui sont essentiels (ci-dessous <u>soulignés</u>) :

> Vous avez raison, mon cher René, *de refuser ces actions insensées de Sartre.* J'ai refusé moi aussi de signer ce manifeste délirant *qui joue le défaitisme et la lâcheté*. <u>J'ai dit simplement que je n'avais aucune confiance dans ceux qui en prenaient l'initiative. Le chemin de l'histoire, pour nous aujourd'hui, passe entre l'esprit d'injustice et l'esprit de démission. La France a oublié que la justice est une force, avant tout, que l'intelligence est rigoureuse ou n'est rien</u>. […] Ma mère est malheureuse là-bas et je crois qu'il faudrait l'installer avec nous ; <u>dans un pays qui ressemble au sien</u>, et où elle puisse échapper à la peur *que fait régner le FLN là-bas*[23].

Vous avez dit « contrebandier de l'histoire » ? Ici, on peut en juger, ajouts et suppressions opérés pour les besoins de la polémique transforment grossièrement la quête d'une position équilibrée en une charge nominative contre Sartre et le FLN, sans réussir pour autant à lui faire exprimer cette « violence anti-algérienne, anti-indépendance de l'Algérie » qui est prêtée à son auteur. Pour ajouter à ce qui se veut une démolition morale de Camus, Boudjedra croit en outre devoir lui reprocher que « bizarrement », s'il se soucie du sort de sa mère âgée, il « n'évoque jamais sa sœur unique, retardée mentale, sourde et muette ». Humour pénible ou vrai cafouillage ? À vrai dire, la seule chose « bizarre » ici reste qu'il est bien connu que Camus n'a jamais eu aucune sœur[24]... Mais comme Boudjedra le déclarait peu après à la télévision :

> Le pamphlet n'est pas du tout scientifique. Le pamphlet, c'est quelque chose de littéraire. Il est un peu lié à la liberté d'expression. On dit ce qu'on veut, sans le démontrer[25].

Pour en revenir à la formule « Fusillez Sartre ! », il n'est pas exclu que, par une semblable divagation, Boudjedra ait involontairement imputé à Camus un slogan qui fut lancé dans de bien

---

[21] Lettres n° 112 à 176 de l'édition « Folio », auxquelles s'ajoutent les n° 181 à 192, de datation incertaine.

[22] En la datant d'ailleurs faussement du 5 *octobre* 1955.

[23] Lettre authentique, *Correspondance Camus-Char*, coll. « Folio », p . 163-164, version Boudjedra, *Les Contrebandiers de l'histoire*, p 56.

[24] Ce qui n'empêche pas le polémiste, à la page suivante, de l'accuser à nouveau de n'avoir pas évoqué, lors de la remise du prix Nobel, « le sort de cette sœur cachée, parce qu'elle était débile mentale » !

[25] « Saïd Bouteflika était un peu de gauche »., émission sur *Radio M* précitée.

autres circonstances historiques : le 3 octobre 1960, jour de la clôture du procès du « Réseau Jeanson », où quelques milliers d'anciens combattants et de militants « Algérie française » défilèrent sur les Champs-Élysées sous la conduite du député Jean-Marie Le Pen et saccagèrent la vitrine de *L'Express*[26]. L'écrivain était alors mort depuis neuf mois, et nul ne peut honnêtement supposer qu'il se serait joint à un tel rassemblement.

Sur le fond, l'accusation portée contre Camus ne résiste en effet pas à ce que l'on sait de la posture éthique et politique d'un homme qui, sa vie durant, s'est opposé à toute peine de mort, a toujours mis en garde contre l'assassinat comme mode d'action politique et a lui-même subi, dans ces années 1950, la plus extrême violence polémique dans ces années 1950. Après la querelle sans merci menée par *Les Temps modernes* contre *L'Homme révolté* pour sa critique du « socialisme réel » tel qu'il existait dans l'URSS stalinienne et ses satellites, il se donnait pourtant dans ses *Carnets* cette « Morale pratique » : « Ne jamais faire appel aux tribunaux » (1952 ; *OC* IV, p. 1147). Une violence redoublée s'est déchaînée à nouveau contre sa conviction qu'une issue à la crise algérienne ne serait acceptable que si elle ne faisait injustice ni à la grande masse des colonisés ni à la minorité européenne désormais native de cette même terre.

Imputer à Camus un appel à l'exécution de Sartre est à cet égard d'autant moins crédible que Boudjedra le situe à la fin de l'année 1958. Moment même où, après avoir publié *Chroniques algériennes*, l'écrivain s'estima lui-même réduit au silence par le caractère intellectuellement meurtrier du débat mené contre lui par les tenants d'un ralliement inconditionné au FLN, à ses modes d'action, à son exigence politique monopoliste et à sa conception de l'algérianité future. Camus, loin d'y appeler à « fusiller » ses adversaires, même au sens figuré du terme, dénonce tout à l'inverse comme « la véritable cause de nos folies […], les mœurs et le fonctionnement de notre société intellectuelle et politique » et les « incessantes polémiques qui n'ont eu d'autre effet que de durcir en Algérie les intransigeances aux prises et de diviser un peu plus une France déjà empoisonnée par les haines et les sectes[27] ». De cette « méchanceté française » il écrit encore :

> Depuis vingt ans, particulièrement, on déteste à ce point, chez nous, l'adversaire politique qu'on finit par tout lui préférer, et jusqu'à la dictature étrangère. Les Français ne se lassent pas apparemment de ces jeux mortels. […] En attendant que ces vérités soient reconnues, il faut se résigner à ne plus témoigner que personnellement, avec les précautions nécessaires. Et, personnellement, je ne m'intéresse plus qu'aux actions qui peuvent, ici et maintenant, épargner du sang inutile, et aux solutions qui préservent l'avenir d'une terre dont le malheur pèse trop sur moi pour que je puisse songer à en parler pour la galerie[28].

« Épargner du sang inutile » donc, et non pas « fusiller » qui que ce soit : et la formule visait l'action, discrète mais sans relâche, que Camus poursuivra dès lors pour tenter d'éviter l'exécution des condamnés algériens, même s'il redoutait que l'avenir qu'ils préparaient n'assure pas la protection pluraliste des minorités à laquelle il était si attaché. Quant aux « solutions » qu'il entendait « préserver » à cet égard, l'on peut certes estimer que la formule fédéraliste qu'il préconisait en conclusion des *Chroniques* n'était plus guère réaliste face à la profondeur du mouvement qui conduisait déjà vers l'indépendance.

Mais plutôt que de l'accuser de la manière la plus calomnieuse de vouloir que soient éliminés physiquement des adversaires politiques comme « Sartre et ses copains », on ferait mieux de mesurer l'importance de sa réaction après le discours de De Gaulle, le 16 septembre 1959, ouvrant la voie à l'exercice du « droit à l'autodétermination pour les habitants de l'Algérie ». Datée du 19 octobre, la dernière lettre envoyée par Camus à l'écrivain italien antifasciste Nicola Chiaromonte, soutenait sans

[26] « Deux à trois mille manifestants ont tenté de se rendre devant l'Élysée », *Le Monde*, 5 octobre 1960.
[27] *Ibid*., p. 297-298.
[28] *Ibid*., p. 298.

réserve cette proposition qui, dans le plein respect de la démocratie, remettait le sort de l'Algérie à la décision du plus grand nombre :

> J'ai bon espoir pour l'Algérie. J'approuve entièrement la déclaration de De Gaulle et suis sûr qu'elle a ouvert et indiqué la bonne voie. Ce qu'on peut faire de mieux maintenant est de l'aider à rentrer dans les faits en faisant comprendre aux excités et aux irresponsables que cette méthode est la seule possible - ni en deçà, ni au-delà[29].

S'il est regrettable que cette position n'ait pu être rendue publique avant la mort de l'écrivain, chacun peut aujourd'hui en prendre connaissance (à la différence des lettres introuvables à Char dénoncées par Boudjedra). À elle seule, elle suffit à faire justice de la caricature infamante de l'écrivain en « fusilleur » et « méchant défenseur de l'Algérie française ».

[29] Albert Camus et Nicola Chiaromonte, *Correspondance 1945-1959*, édition établie, présentée et annotée par Samantha Novello, Gallimard, 2019, lettre 90, p. 198.

Camus et la violence dans le football dans l'Algérie coloniale

Youcef FATES[30]

Les premières manifestations de la violence dans le football, pendant la période coloniale, ne sont pas uniquement d'ordre passionnel et sportif, puisque les rencontres internationales comme par exemple les matchs avec les équipages des bateaux anglais, hollandais, suédois qui mouillent dans les principaux ports d'Algérie, ne suscitent pas de violence mais sont l'occasion de manifestation d'amitié entre les équipages et la population algérienne.

Les racines de la violence dans le sport pied noir remontent au démarrage des premières rencontres compétitives des sports collectifs et d'équipes. La violence apparaît tout d'abord dans le football association dès sa naissance dans les années 1900 avec la création des premiers clubs de football car il va devenir rapidement le jeu le plus populaire et le spectacle, qui est susceptible de survolter l'enthousiasme ou la colère des foules. Elle débute dès les premiers matchs de compétition de football des clubs européens qui venaient juste d'être créés en Algérie, à Oran et Alger. Elle touche pratiquement toute les couches de la communauté européenne dans son ensemble. Elle se manifeste tout d'abord sous forme de contestations fréquentes des décisions de l'arbitre. Elle est rapportée par les journaux de l'époque. On la retrouve très bien décrite dans de nombreux comptes rendus de la presse spécialisée. En 1906, dans un article, intitulé « Comme au temps des barbares », le journal *L'Algérie Sportive* n° 5 du 11 novembre 1906 rapporte que des incidents ont marqué le match de football du dimanche, un véritable derby entre le Sporting Club de Maison Carrée (SCMC) et le Sporting Olympique de Maison Carrée, (SOMC). La première victime est l'arbitre. Ce journal rappelle que deux ans auparavant en 1904, à la suite d'un match retentissant qui eut lieu entre deux grands clubs, l'arbitre fut conspué. « Les énergumènes de Maison Carrée, sans l'intervention énergique de quelques sportmen, ont failli molester l'arbitre ». Il poursuit : « Ces exploits d'apaches font un énorme mal au sport ».

Quelles sont donc les causes de cette violence ?

Avant de répondre à cette question, examinons quelques explications d'Albert Camus, « l'écrivain footballeur », le passionné de football et du club le RUA (Racing Universitaire d'Alger). Dans « Le Minotaure ou la Halte d'Oran », un essai datant de 1939[31], au paragraphe « Les Jeux », il fait état de la violence dans le sport. Ce n'est pas celle du football qu'il a pratiqué et qu'il connaît en tant que pratiquant passionné – comme s'il voulait protéger ce sport auquel il doit beaucoup ; c'est celle de la boxe et des boxeurs *lumpen* prolétaires dont il décrit trois combats. Tout d'abord, très vite, il avoue que lui aussi, comme tout simple citoyen, est attiré et fasciné par cette violence. Décrivant une soirée pugilistique donnée par la société le Central Sporting Club, rue du Fondouk à Oran, il reconnaît qu'il s'y rendit parce qu'« un Oranais [l'avait] électrisé par la promesse formelle "qu'il y aurait du sang" » (*OC* III, p. 574). Après avoir souligné la « patience […] sans limites » du « véritable

[30] Youcef FATES, docteur d'État en science politique, maître de conférences HDR honoraire, Université Paris Nanterre, auteur de *Mémoire du sport algérien. Quand le ballon était un moyen de lutte*, ed. BoD, 2022.

[31] L'essai a ensuite été publié en plaquette chez Charlot en 1950, avant d'être repris en 1954 comme le premier essai du recueil *L'Été* (*OC* III, p. 567-585).

amateur », il continue :

> Les espoirs, ou débutants, qui combattent pour le plaisir, ont toujours à cœur de le prouver en se massacrant d'urgence, au mépris de toute technique. Ils n'ont jamais pu durer plus de trois rounds. Le héros de la soirée à cet égard est le jeune « Kid Avion » qui, pour l'ordinaire, vend des billets de loterie aux terrasses des cafés. Son adversaire, en effet, a capoté malencontreusement hors du ring, au début du deuxième round, sous le choc d'un poing manié comme une hélice.
>
> La foule s'est un peu animée, mais c'est encore une politesse. Elle respire avec gravité l'odeur sacrée de l'embrocation. Elle contemple ces successions de rites lents et de sacrifices désordonnés, rendus plus authentiques encore par les dessins propitiatoires, sur la blancheur du mur, des ombres combattantes. Ce sont les prologues cérémonieux d'une religion sauvage et calculée. La transe ne viendra que plus tard. (p. 575)

Dans la narration de Camus, il est question de massacre, de mort, de guerre, de sang, de sacrifice dans le sport. Les encouragements des spectateurs sont des incitations terribles : « "Crève-le", "Donne-lui de l'orge", "Coup bas" ». L'arbitre est très souvent pris à partie : « "Oh ! l'arbitre, il a rien vu" ».

> Mais, dans la salle, des combats que le programme ne comportait pas ont déjà éclaté. Des chaises sont brandies, la police se fraye un chemin, l'exaltation est à son comble […] Pendant quelques minutes, la salle a grande allure. Des grappes confuses de combattants et d'arbitres bénévoles oscillent sous des poignes d'agents, la galerie exulte et réclame la suite par le moyen de cris sauvages, de cocoricos ou de miaulements farceurs noyés dans le fleuve irrésistible de la musique militaire. (p. 576)

Dans le dernier combat de la série des trois qu'il décrit, qui oppose « un champion français de la marine à un boxeur oranais » (p. 577), une vraie bataille corporelle s'engage entre les deux boxeurs qui « tapent en fermant les yeux, poussent des épaules et des genoux, échangent leur sang et reniflent de fureur » ; ils sont passionnément suivis par les spectateurs :

> Du même coup, la salle s'est dressée et scande les efforts de ses deux héros. Elle reçoit les coups, les rend, les fait retentir en mille voix sourdes et haletantes. […] une salle tout entière est livrée à des dieux au front bas. Chaque coup qui sonne mat sur les pectoraux luisants retentit en vibrations énormes dans le corps même de la foule qui fournit avec les boxeurs son dernier effort. (*ibid.*)

Et, après la déclaration de match nul, les arbitres sont une fois de plus rendus responsables :

> La conclusion de cette logique impeccable est immédiatement fournie par deux mille poumons énergiques qui accusent les juges d'être vendus, ou achetés. (*ibid.*)

En 1936, on lit dans *L'Écho des sports* :

> Pour les simples, rien ne compte dans le sport que la guerre. Il leur faut un vainqueur, un vaincu, un châtiment et une récompense, une apothéose et une humiliation. On veut voir le plus fort écraser le plus faible. Tout le reste n'est que littérature. On tient à tout prix à ce qu'un individu ou un camp soit battu : atmosphère de Rome et de Byzance[32].

Cette observation est reprise par Camus dans « Le Minotaure » en 1939. Pour lui, cette violence fait partie de l'instinct humain, et de l'attirance de la foule pour « la mise à mort de l'autre ».

[32] *L'Écho des sports* du département de Constantine, n° 150 du 4 mars 1936.

Dans ce chapitre « Les Jeux », on peut percevoir avec lui un autre type de violence, qu'on pourrait qualifier de violence de territoires, celle des derbys, des rivalités pour le leadership d'une région ou d'une ville, plus particulièrement dans le football, comme du temps du *hurling*[33] en Angleterre aux Cornouailles.

Cette concurrence se retrouve très prononcée dans le Constantinois ; c'était toujours la guerre déclarée entre le chef-lieu et la province, entre les hauts plateaux et le littoral, et ni joueurs, ni arbitres ne pouvaient se déplacer dans certaines localités sans revenir couverts d'injures et d'ordures. Selon *L'Écho sportif* du département de Constantine :

> À Constantine (sur le rocher) on avait la rancune solide. On se souvient du match entre le club philippevillois et le club constantinois qui dura quelques minutes, le temps du coup d'envoi et de quelques passes et sur le terrain et les touches joueurs et spectateurs échangeaient copieusement coups de poing et coups de tête. Cependant il y a eu à Bône, de la casse et des drames. Les Bônois n'oublient pas de sitôt les blessures de leur gardien de but, Chibalie. Les Philippevillois n'oublient pas les réceptions que leur réservent les Sétifiens, et ces derniers non plus les traquenards du stade Turpin "avec concert de l'orphéon des cireurs et nouba authentique"[34].

Selon Camus, c'est le moment, semble-t-il, où Musulmans et Européens taisent leur rivalité et se solidarisent le temps du match contre l'équipe de l'autre ville. Il la décrit magistralement. Il montre qu'à côté de la violence sportive interethnique ou intercommunautaire, invariante et permanente depuis la constitution des clubs mono-communautaires musulmans à partir de 1921 avec la fondation du Mouloudia d'Alger, il existe une réelle violence « intervilles » où les ethnies et les communautés disparaissent, selon lui. Ce sont les villes qui prennent le relais en s'affrontant par sportifs interposés. Le match de boxe entre Amar "le coriace Oranais" et Perez, le "puncheur algérois", l'illustre bien :

> Un profane interpréterait mal les hurlements qui accueillent la présentation des boxeurs sur le ring. Il imaginerait quelque combat sensationnel où les boxeurs auraient à vider une querelle personnelle, connue du public. Au vrai, c'est bien une querelle personnelle qu'ils vont vider. Mais il s'agit de celle qui, depuis cent ans, divise mortellement Alger et Oran. Avec un peu de recul dans les siècles, ces deux villes nord-africaines se seraient déjà saignées à blanc, comme le firent Pise et Florence en des temps plus heureux. […] Et faute de pouvoir s'assiéger, Oran et Alger se rejoignent, luttent et s'injurient sur le terrain du sport […]. (p. 575-576)

Amar qui est probablement musulman (ou juif) et Perez espagnol francisé ne représentent pas leur communauté ethnique d'origine. C'est une page d'histoire qui se déroule sur le ring, une histoire de villes, des grandes villes des deux départements d'Alger et d'Oran. « Les Oranais accusent les Algérois de "chiqué" », de bluff pour en imposer. « Les Algérois laissent entendre que les Oranais n'ont pas l'usage du monde » (p. 576), c'est-à-dire l'ensemble des pratiques sociales qui ont cours dans la bonne société. Ils ne possèdent pas les bonnes manières qui caractérisent le savoir-vivre, les règles de civilité, de bienséance, observées dans une société policée, les habitudes, les comportements qu'il convient de respecter, qui ne doivent pas être transgressés. Ils ont des comportements triviaux. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une « purgation des passions ».

---

[33] Pour la description du *hurling*, voir Elias Norbert, Dunning Eric, dans *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, p 252 et sq

[34] *L'Écho des sports* du département de Constantine, n° 86 du 20 mars 1928.

Pour d'autres observateurs, cependant, ces matchs entre clubs européens n'intéressent pas les Musulmans qui ne prennent même pas la peine d'y assister ; Lâadi Flici constate par exemple :

> Par ailleurs, le Gallia a battu le FCB par deux buts à zéro. Mais ce n'est pas notre problème. Quand deux équipes pieds noirs s'affrontent, il est rare sinon exceptionnel que nous soyons dans les tribunes. Ces matchs ne nous intéressent pas. Ce qui nous intéresse dans toute compétition, c'est le M qui veut dire musulman, qui veut dire équipe musulmane. Vert et blanc.[35]

Il n'est donc pas d'accord avec Camus. C'est le cas aussi de Pierre-Louis Rey qui rappelle que si, dans la coupe qui mettait aux prises les meilleures équipes de chaque département, il arrivait que ce fût le club musulman, le Mouloudia Club algérois, qui défendait les couleurs d'Alger, aucun Algérois de souche française ne se reconnaissait en lui[36], car la ségrégation socio-spatiale exclut tous les contacts approfondis qui ne sont pas dictés par les nécessités du travail et de la vie quotidienne. Ces pratiques ne facilitent pas la perméabilité et la fluidité sociale. Les frontières entre les communautés deviennent de plus en plus étanches.

Pierre Chaulet confirme cette ségrégation spatiale dans un témoignage sur son itinéraire et son positionnement vis-à-vis de la question de l'indépendance de l'Algérie :

> Alger 1950. Les lieux ont leur importance. Ils révèlent des habitudes, autorisent ou interdisent des passages […] Dans le nouveau centre, entre la grande poste et le boulevard Victor Hugo, le long de la rue Michelet, se rencontrent les Européens dans leurs cafés, leurs cinémas confortables, au milieu des magasins de luxe. Les gens "bien" habitent sur les hauteurs […] Bab el Oued et Belcourt sont les quartiers européens "populaires". Les Algériens sont concentrés dans trois ensembles dont ils ne sortent pas sans raison : la Casbah, appauvrie, surpeuplée, a accueilli les migrants de l'intérieur et les marginalisés sans perdre toutes ses anciennes familles : la petite Casbah, derrière Belcourt, absorbe d'autres migrants : enfin d'énormes bidonvilles, croulant de misère s'insèrent entre les quartiers constitués : la Cité Mahiedine, El Kettar, Fontaine Fraiche, les flancs du ravin de la Femme Sauvage, le Clos Salembier, les collines d'Hussien Dey […] Les jeunes Algériens ne se hasardent pas rue Michelet […] La quasi-totalité des jeunes Européens ignore la Casbah et ne voit pas les bidonvilles[37].

José Lenzini rapporte un témoignage d'un des proches de Camus, qui reconnaît cette ségrégation mais l'attribue à la géographie et l'occupation spatiale par les communautés :

> C'était la grande fraternité ; nous partagions le peu que nous avions. Mais le partage ne se fait qu'entre Européens. Non pour des raisons de ségrégation, comme on pourrait le croire hâtivement. Mais dans cette grande ville, les gens vivent par quartier. Dans Belcourt même on trouve peu d'Arabes. Ils habitent au-dessus du Marabout dans les conditions plus précaires que les plus pauvres des Européens. La plupart d'entre eux s'entassent dans le grand bidonville de Mahieddine proche du Champ de Manœuvres […] Leurs enfants sont rares à fréquenter l'école donc les gamins ne se rencontrent pas. Les deux pauvretés s'ignorent malgré leur aspiration commune à la plénitude dans la communion avec une nature généreuse. Dans cette ignorance qui prend, au fil du temps, des allures de marginalisation, de "sectarisation", les petits Européens en arrivent à ignorer les Indigènes ou les Arabes. Les deux communautés vivent éloignées dès l'enfance[38].

---

[35] Lâadi FLICI, *L'envers des tribunes : chronique du temps qui passe*, ENAG, Alger, 1984, p. 100.

[36] Pierre-Louis REY, *Le Football : vérité et poésie*, Hachette, « Essais », 1979, p. 37.

[37] Pierre CHAULET, « Parti-pris », revue *Majallat Et Tarikh*, 3ème trim. 1984, p. 82 et 83.

[38] José LENZINI, *L'Algérie de Camus,* Edisud, 1987, p. 31-32.

La violence intra-européenne n'avait pas de signification politique, religieuse ou raciale forte, comme celle avec les clubs musulmans. Il y eut néanmoins quelques incidents à connotation politique et raciste. Ils sont le fait des lobbies, en particulier du « parti des colons », de la droite européenne et de certaines rivalités de groupes intereuropéens.

Une explication anthropologique de cette violence trouve sa source dans le cosmopolitisme du peuplement de l'Algérie colonisée. La diversité de la population dans laquelle Français et étrangers (Espagnols, Anglo-Maltais, Italiens) ont coexisté avec leurs affinités de race, de religion et des unions mixtes, n'a cependant pas pu faire un « peuple uni » néo-latin, contrairement au mythe des sociologues, historiens et anthropologues coloniaux qui parlent à propos des Européens d'Algérie d'un « peuple algérien » qui combinerait, en terre d'Afrique, les qualités et les défauts des peuples latins. Pour Camus, « les Français d'Algérie sont une race bâtarde faite de mélanges imprévus[39] ». Le qualificatif de peuple bâtard, c'est-à-dire hybride pour définir le mélange des populations européennes est positif à ses yeux car les croisements brutaux ont donné d'heureux résultats en matière de population et de morphotypes. En effet, jusqu'en 1870, l'Algérie présente un étonnant kaléidoscope de toutes « les races méditerranéennes » qui arborent leurs costumes nationaux donnant à ses villes des airs d'exposition universelle, selon les auteurs coloniaux. Au-delà de cette date, la population, sa jeunesse, ses femmes se sont fondues dans le même creuset pour donner les Pieds noirs. L'Algérie coloniale, faisant partie de la métropole et de l'empire devient une agrégation de toutes les forces françaises métropolitaines et coloniales et compte parmi les Français d'origine européenne « un bloc français ou francisé ».

C'est ce bloc qui manifeste son désir de préserver son altérité. Pour cela, il crée des clubs sportifs mono-communautaires d'Italiens, d'Espagnols et même de Corses. Malheureusement, la compétition dans le football réveille la dimension cachée et souvent les atavismes et les rivalités entre les Français d'Algérie et « les étrangers », en particulier les Espagnols[40] malgré la francisation de ces derniers par la loi de 1889. Une approche freudienne pour qui les processus mentaux ne sont pas entièrement conscients, montre que la violence dans le sport n'est qu'une remontée des matériaux refoulés de l'inconscient.

Les derbys ont pour objet essentiel de structurer l'identité locale de chacun dans l'opposition aux autres, tout en consolidant l'enracinement au plus profond des êtres humains, des citoyens, d'un sentiment d'appartenance à « la petite patrie de naissance ». Mais en accentuant, en amplifiant les différences, très souvent minimes, avec les supporters des terroirs voisins, ils libèrent les émotions, les tensions refoulées dans le puits sans fond de la mémoire et de la psyché ainsi que le ressentiment. Le match de football accélère cette remontée à la surface à travers les disputes de clubs auxquels on s'identifie.

Ce faisant les derbys locaux ou régionaux, en permettant, comme le dit Sansot, « de ne se

---

[39] Albert CAMUS, « Petit guide pour des villes sans passé », *L'Été*, *OC* III, p. 594.

[40] Déjà, le langage populaire européen les avait dénommés « les escargots » car ils débarquaient en Algérie chargés d'un énorme sac plein d'affaires. Plus vulgairement, ils sont désignés sous la dénomination *de pataouètes* ou « mangeurs de patates » « Ces gitanos aux cheveux huilés », certes traités avec condescendance, restent plus ou moins avantagés et francisés par la loi de 1889, par l'école à laquelle ils avaient accès plus facilement et les mariages mixtes. Profitant de leur nouveau statut, ces « néofrançais » ont tendance à garder leurs anciennes mœurs.

reconnaître soi-même qu'en se distinguant non point du tout autre, mais du voisin et du presque semblable[41] » exacerbent cette violence. Chassez le naturel, il revient au galop.

À côté de ces différentes expressions de la violence, il y a eu aussi une violence sportive européenne antisémite, résultat des antagonismes religieux entre juifs et chrétiens. C'est avec les Espagnols, surtout animés par un antisémitisme traditionnel et religieux, que des incidents sportifs ont ainsi opposé la communauté juive et la communauté espagnole dès le début à Oran. Une véritable rivalité existait entre les deux sociétés de gymnastique, l'Oranaise, regroupant les Européens à majorité espagnole, et la Concorde, la doyenne des sociétés sportives juives[42]. Jean-Jacques Jordi témoigne :

> Le 11 juin 1895, dans la ville d'Oran, une fête gymnique est organisée par des Français et des Espagnols. À la suite d'un jet de pierres sur leur cortège par un jeune juif de la Concorde, les esprits s'échauffent et la violence physique se manifeste. […] Des gamins espagnols du marché Kargentah crient « *Abajo les judeos* ». Quelque 500 Espagnols et Français se dirigent, armés de gourdins, vers le boulevard National et la rue d'Austerlitz où les attendent aussi bien armés quelque 200 juifs. L'affrontement semble inévitable mais la police s'interpose avant l'échauffourée générale. Le lendemain les esprits ne sont pas calmés et les Espagnols viennent en grand nombre exciter et provoquer les juifs[43].

Deux années plus tard, en 1897, c'est Mostaganem qui connaît trois journées d'émeutes antijuives, les 16, 17, 18 mai. Une société cycliste française d'Oran, le Joyeux Club Cycliste Oranaise (JCCO), adhérant à la société sportive l'Oranaise, rivale de la Concorde juive, se rendit à Mostaganem le 16 mai 1897. Elle était conduite par le conseiller municipal, Paul Irr, pour participer à une course contre la société cycliste locale. Après l'épreuve sportive les jeunes cyclistes dînèrent dans un restaurant appartenant à un antijuif, puis achevèrent la soirée au café-concert. Plus tard, ils se dirigèrent vers les bas quartiers où se trouvaient les maisons de tolérance. À proximité du quartier juif, une rixe éclata entre les cyclistes et les juifs. Paul Irr fut blessé ainsi qu'un autre Oranais, Bonnet. Aux cris de « À bas les juifs, mort aux juifs », un rassemblement de partisans des Oranais, plusieurs centaines, se forma la nuit devant le café de France. Pendant trois jours le quartier juif est attaqué, la synagogue saccagée, et les magasins pillés. La colère gagne rapidement Oran et du 20 au 22 mai 1897 la violence s'y déchaîne[44].

Ici nous sommes en présence d'une violence politique et raciste remettant en cause la valeur républicaine de la fraternité. Mais d'autres incidents ont occasionné une violence plus sportive qu'antisémite. On la retrouve dans d'autres sports, comme le waterpolo. En 1933, à Constantine, les championnats départementaux de waterpolo entre la Jeunesse Nautique de Constantine composée à majorité de Juifs : Guedj, Mouraret, Nakkache Henry, Georges Doukhan, Bacha, Nakkache Alfred, Raymond Aouizerate, contre le Cercle des Nageurs Bônois (CNB, club européen) ont débuté par des

---

[41] Pierre SANSOT, *Les Formes sensibles de la vie sociale. Vers une sociologie des émotions sportives,* PUF Paris, 1986, p. 81.

[42] À Tunis, une société de tir et de gymnastique portait le même nom de Concorde.

[43] Jean-Jacques JORDI, *Les Pieds Noirs*, Le Cavalier bleu, 2009, p. 192. D'après un rapport de police in Archives Aix-en-Provence, F 80-1684.

[44] Ces événements sont repris dans les ouvrages suivants : *Les Juifs d'Algérie : hier et aujourd'hui. Mémoires et identités*, Bibliothèque historique Privat, Toulouse, 1989, p. 184 ; Geneviève DERMENJIAN, *Anitijudaïsme et antisémitisme en Algérie coloniale : 1830-1964* ; Norbert BEL ANGE, *Les Juifs de Mostaganem. Histoire et perspectives méditerranéennes*, L'Harmattan, Paris, 1990) leur consacre une analyse approfondie et documentée.

incidents et ceci en présence des autorités départementales qui s'étaient déplacées, Mr Émile Morinaud, maire de Constantine et ancien ministre des Sports, Mr Carles, préfet, Mr le capitaine Jamilloux représentant le général Kieffer, Mr Bourceret, conseiller général, Mr le docteur Toubiana, président de l'UNC etc... En effet, « la réunion de Sidi M'Cid qui s'annonçait fort bien, fut gâchée par la galerie d'abord houleuse et devenant menaçante et surtout par un spectateur bondissant sur le perchoir de l'arbitre entamant avec lui un match de boxe en règle, à la grande joie des spectateurs[45] ». Il n'y a pas eu de propos antisémite selon le journal *L'Écho des Sports* du Département de Constantine.

Mais on ne dispose pas de rapports d'autres incidents. Cette violence disparaît après la seconde guerre mondiale. En revanche, on ne déplore aucun incident sportif entre Musulmans et Juifs.

En guise de conclusion,

La violence intra européenne dans le sport sera vite dépassée par la violence chronique et non épisodique intercommunautaire entre clubs musulmans et clubs européens. Le mouvement devient fréquent et répété, il n'est pas cyclique, ni dispersé dans le temps. La dureté et la brutalité deviennent des caractéristiques permanentes du sport intercommunautaire en Algérie coloniale. Dans le match de football, le plus souvent, l'enjeu symbolique génère à sa périphérie systématiquement des comportements collectifs très signifiants : la montée de l'agressivité et la violence. C'est pourquoi la bagarre inter communautaire qui s'ensuit, a une signification sociopolitique égale à celle d'une révolte. Et comme l'écrit Huizinga, « *le jeu est une lutte pour quelque chose, ou une représentation de quelque chose. Ces deux fonctions peuvent également se confondre, en ce sens que le jeu représente un combat pour quelque chose ou bien est un concours qui peut le mieux rendre quelque chose* »[46] ou Claude Levi Strauss : « *Et gagner au jeu, d'une façon symbolique, c'est tuer l'adversaire.* »[47]
D'ailleurs pour Norbert Elias, cette hypothèse du sport en tant que compétition qui est en dernier ressort un jeu, et qui en tant que tel apparenté aux affrontements réels et aux luttes de la vie, tout étant cependant différent, a parfois laissé suggérer que le sport consistait en une imitation d'affrontements de la vie réelle. Elle n'est pas totalement fausse ...[48] comme celle de Clifford Geertz, à propos du combat de coqs à Bali : « Tout comme l'Amérique laisse émerger beaucoup d'elle-même dans un stade de base-ball, sur un terrain de golf, sur un champ de courses ou autour d'une table de poker, Bali fait largement surface dans une arène à coqs. Car c'est en apparence seulement que des coqs se battent ici. En réalité, ce sont des hommes. »[49]

La "guerre de football" a donc un caractère mimétique (mimodrame) entre deux groupes hostiles. Dans cet esprit un match de sport ne doit en général pas se terminer par un match nul où il n'y aurait ni vainqueur, ni vaincu. Comme le dit Camus, le match nul est mal accueilli : « Il contrarie dans le public, en effet, une sensibilité toute manichéenne. Il y a le bien et le mal, le vainqueur et le vaincu. Il faut avoir raison, si l'on n'a pas tort. Ce sont des rites un peu difficiles, mais qui simplifient tout. Le bien et le mal, le vainqueur et le vaincu : à Corinthe, deux temples voisinaient, celui de la Violence et celui de la Nécessité ». (p. 578)

---

[45] *L'Écho des Sports* du département de Constantine, n° 22 du mercredi 17 mai 1933.
[46] Joyan HUIZINGA, *Homo Ludens - Essai sur la fonction sociale du jeu*, 1954, p. 33-35.
[47] Claude LEVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage,* 1962, p. 46.
[48] Norbert ELIAS, *Sport et civilisation : la violence maîtrisée, op. cit.*, p. 63.
[49] Clifford C. GEERTZ, *Bali, interprétation d'une culture*, Gallimard, 1983, p.171.

Avec la guerre d'indépendance qui débute en 1954 et l'utilisation de la violence dans les deux camps : excès de la répression coloniale et « les dépassements du FLN », chacun va choisir progressivement son camp. Le fossé se creusera entre les deux communautés. Et comme le dit si bien Albert Camus : « Chaque mort sépare un peu plus les deux populations ; demain elles ne s'affronteront plus de part et d'autre d'un fossé, mais au-dessus d'une fosse commune » (*OC* IV, p. 368). Ainsi, l'« Appel pour une trêve civile en Algérie » fut l'ultime initiative partagée de trouver la voie, par une décrue concertée de la violence, à une issue négociée du conflit algérien.

Parutions

➢ Sur Camus

Livres :

➢ **Jeanyves Guérin, *Camus,* La Peste *et le coronavirus. Contribution à des humanités citoyennes*, Honoré Champion Éditeur, coll. « Champion Essais », 2022, 202 p.**

En vingt-et-un courts chapitres, J. Guérin établit les multiples points de contact entre *La Peste* et ce sur quoi le covid nous a forcés à réfléchir. La table des matières montre le caractère à la fois exhaustif et hétéroclite de son entreprise. Quelques bonnes analyses font prendre conscience de la précision foisonnante du roman ; mais on aurait apprécié que l'auteur ait l'élégance de citer ses sources – même quand il s'agit d'une édition de la Pléiade à laquelle il ne se réfère que pour les citations de Camus… Les élargissements proposés sont souvent stimulants ; les constats, cependant, se heurtent souvent à l'évidence que « les sociétés ont beaucoup changé depuis les années 40 » (p. 129) et il n'est peut-être pas pertinent de se demander ce que Camus aurait pensé (p. 78).

Chaque chapitre juxtapose, jusque dans un même paragraphe, les références à *La Peste*, les constats issus de l'expérience de l'épidémie, des rapprochements avec d'autres penseurs (Tocqueville, Arendt, Morin) – le tout dans un présent unifiant, et porté par un style nerveux et incisif, d'une efficacité lapidaire, voire brutale.

L'alignement des constats, cependant, ne vaut pas démonstration. Certes, l'auteur règle des comptes (par exemple avec les hauts fonctionnaires), stigmatisme « l'hyper-individualisme » contemporain et dénonce la capacité de nuisance des réseaux sociaux ; mais comment traiter ces sujets en deux ou trois pages sans tomber dans le lieu commun ? D'autant que, dans une posture parfois irritante de « porte-parole » investi d'une mission, J. Guérin assène des vérités en fonction desquelles il distribue bons et mauvais points. Au lieu de quoi l'on aurait aimé qu'il s'explique davantage sur la notion d'« humanités citoyennes », avancée par le sous-titre de l'ouvrage.

Agnès SPIQUEL

➢ **Tarik Djerroud, Camus & le FLN,** Erick Bonnier Eds, coll. « Encre d'Orient », 2022.

➢ **Jean-Michel Wavelet, *Albert Camus, La voix de la pauvreté*, L'Harmattan, coll. « Approches littéraires », 2023**

Aussi disponible en format numérique.
https://www.editions-harmattan.fr/livre-albert_camus_la_voix_de_la_pauvrete_jean_michel_wavelet-9782140317040-75722.html

➢ Autour de Camus

➢ **CR Nazim Benhabib, *Mémoires en miroir - Algérie-France*** Anne Prouteau, « *Le Premier Homme* d'Albert Camus ou "l'Algérie au cœur" », in *Mémoires en miroir. Algérie-France*, sous la direction de Nazim Benhabib, HDiffusion, 2022, p. 117-120.

En épigraphe de son texte, Anne Prouteau rappelle les mots de Camus à propos de l'étudiant algérien qui l'avait interpellé à Stockholm : « Son visage n'était pas celui de la haine mais du désespoir et du

malheur. Je partage ce malheur, son visage est celui de mon pays ». Elle montre comment *Le Premier Homme* dit, dans les formes et avec la liberté propres au roman, l'espoir qui sous-tend les positions de Camus sur l'Algérie dans la seconde moitié des années 1950 : une Algérie libérée du colonialisme, fondée sur une même citoyenneté pour les deux communautés, rattachée à la France par des liens fédéraux. Elle souligne la manière dont le roman posthume de Camus met en évidence une « fraternité blessée », et la tâche qui incombe aux esprits libres, rappelée par la citation finale de Camus : « recoudre ce qui est déchiré », « rendre la justice imaginable dans un monde si évidemment injuste ». On voudrait aussi évoquer l'ensemble du volume dirigé par Nazim Benhabib qui propose trente-et-une contributions, très diverses, réparties en huit étapes, entre autres « Panser les plaies, penser les blessures », ou « Polyphonies algériennes », ou encore « Rendre visible la mémoire » : il s'agit, à partir de ces « mémoires en miroir », de déceler, envers et contre tout, les « promesses de l'avenir ».

Agnès SPIQUEL

- **Mona Azzam, *Camus, l'espoir du monde*, éditions d'Avallon, 2023.**

« Et si Camus n'était pas mort ?
1980. 20 ans après sa supposée mort, Albert Camus se réveille dans un hôpital, à Moscou. Grâce à l'aide de ses plus chers amis et compagnons de toujours, René Char et Louis Guilloux, l'écrivain rentre en France et reprend son combat, cette fois-ci sous un nom d'emprunt. Et si Albert Camus n'était pas réellement mort ? Quel serait son regard sur le monde ? Quelles seraient ses pensées ? Retrouverait-il Maria Casarès ? Renouerait-il avec son Algérie ?

Le roman de Mona Azzam ose s'engager dans un double pari fou : entrer dans l'esprit de Camus et nous faire de nouveau entendre cette voix dans un monde qui en a tant besoin. Alternant réflexions, divagations, billets politiques et lettres privées, nous retrouvons un Camus toujours aussi fraternel et soucieux de l'humain, au centre de son engagement, de ses écrits et de son action.

Mona Azzam est professeure de lettres modernes, poétesse et auteure d'une dizaine de romans. »

Sociétés amies

➢ L'Association « Les Amis de Max Jacob »

Elle tiendra son Assemblée générale le samedi 11 mars 2023 à Orléans.
Pour connaître les activités de l'association, voir son site <www.max-jacob.com>

➢ L'Association « Amitiés Internationales André Malraux »

- Le 16 novembre 2022, à l'Université de Coïmbra, *André Malraux : Visages, masques, grimaces*, journée d'étude organisée par Cristina Robalo Cordeiro
- Le 24 novembre, « Malraux et l'Afghanistan », conférence par Régis Koetschet
- Le 30 novembre, dans le cadre du cycle de conférences *Les 60 ans de la loi Malraux*, « Le Paris de Malraux entre l'histoire et la légende » par Michaël de Saint-Chéron.
- Le 9 décembre, dans le cadre de la journée spéciale France Culture consacrée aux services publics, le Book Club a été consacré à André Malraux, en tant que figure littéraire et politique. Avec **Sophie Doudet**, maîtresse de conférences en littérature française à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence et biographe d'André Malraux (*Malraux,* Gallimard, coll. « Folio biographies », 2016) et **Aurélie Filippetti**, ancienne ministre de la Culture et directrice des Affaires culturelles de la Ville de Paris.

  https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-book-club/journee-speciale-services-publics-book-club-andre-malraux-5188894

- Les 14 et 15 juin 2023, colloque international, « Malraux, Senghor – À la recherche des seuils culturels », à l'Université Assane Seck de Ziguinchor (Sénégal) [en présentiel et en distanciel]

Bulletin d'adhésion / de réadhésion pour l'année 2023
à la Société des Études Camusiennes

Je, soussigné(e) :
*Nom-Prénom .....…
Profession : .....
*Adresse : .....…
.....…
Téléphone et /ou fax : .....
*Adresse électronique : .....
verse la somme de : 12 € [étudiant]
30 € [adhérent]
30 € [institutions]
plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :
Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)
n°…….. de la banque :…….
à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à : Éric AMIS, 1185 Keronvel Tregondern, 29250 Saint Pol de Léon
Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOCté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018
SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Paypal : règlement à **etudescamusiennes@free.fr**
Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) : ……

(*) ***Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe. Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.***
accepte *que les renseignements ci-dessus figurent sur un annuaire de la SEC*
oui oui, sauf : non
souhaite *figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail*
oui non

Date et signature :

NOM..... Prénom.....